



Play with me

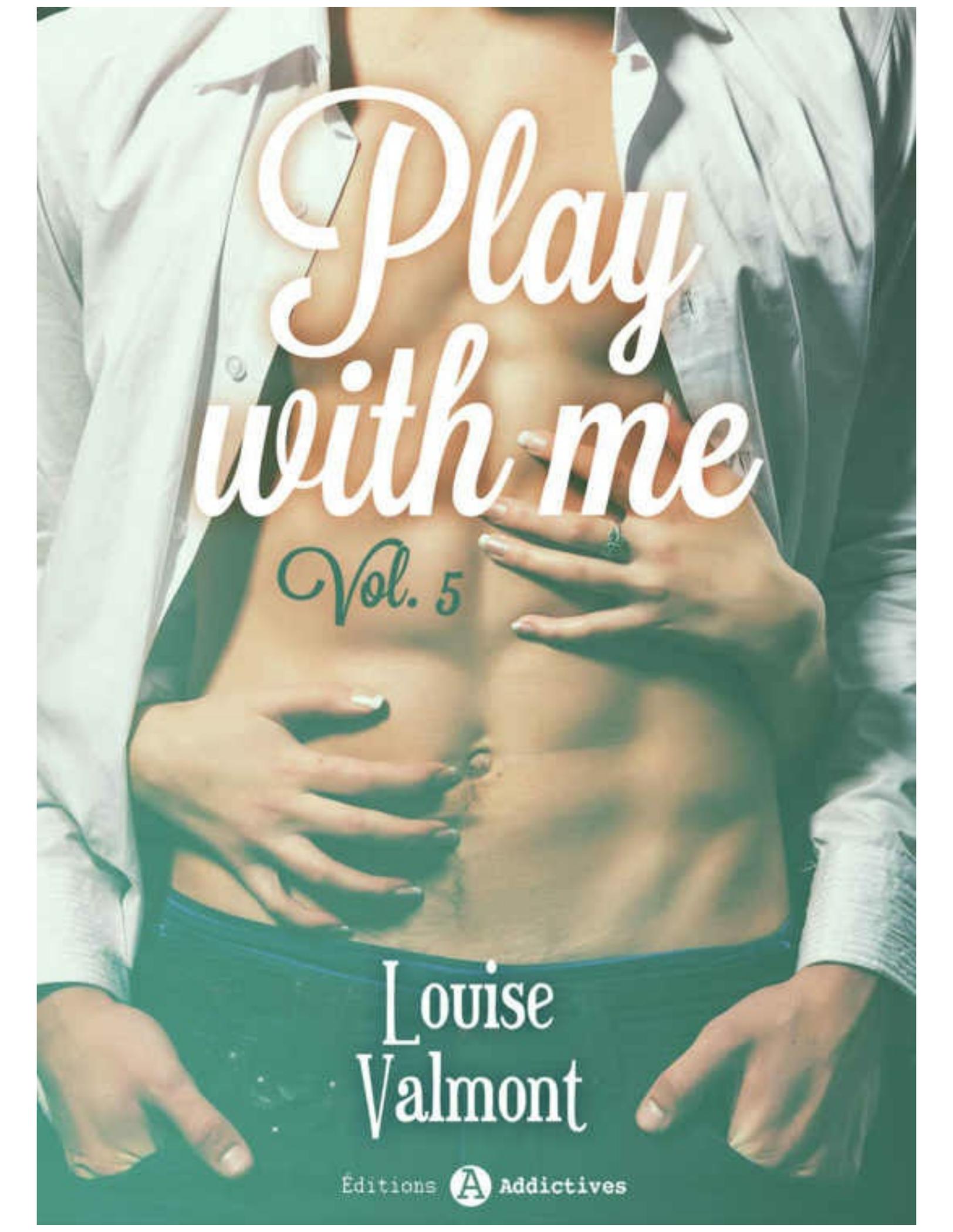
Vol. 5

Louise
Valmont

Éditions



Addictives



Play with me

Vol. 5

Louise
Valmont

Editions  Addictives

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

Facebook : facebook.com/editionsaddictives

Twitter : [@ed_addictives](https://twitter.com/@ed_addictives)

Instagram : [@ed_addictives](https://www.instagram.com/@ed_addictives)

Et sur notre site editions-addictives.com, pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

Également disponible :

Fast

Sensualité, sexe torride... danger !

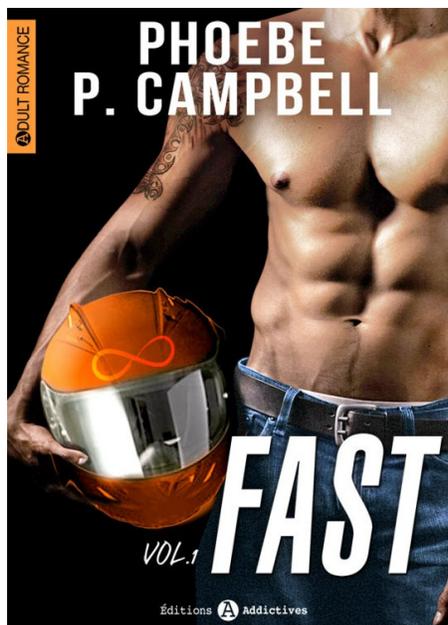
Pilote star et enfant terrible des pistes, Nate est un prodige de F1 accro au risque. Rien ni personne ne lui résiste !

Joana le déteste autant qu'elle est attirée par lui, mais hors de question de craquer. Nate est un concurrent de son écurie de course ! Et elle compte bien lui faire mordre la poussière.

Mais quand la passion irréprensible l'emporte sur la raison, impossible de résister. Tout les sépare, tout est interdit, et le secret ne devra jamais être révélé.

Facile, non ?

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



Également disponible :

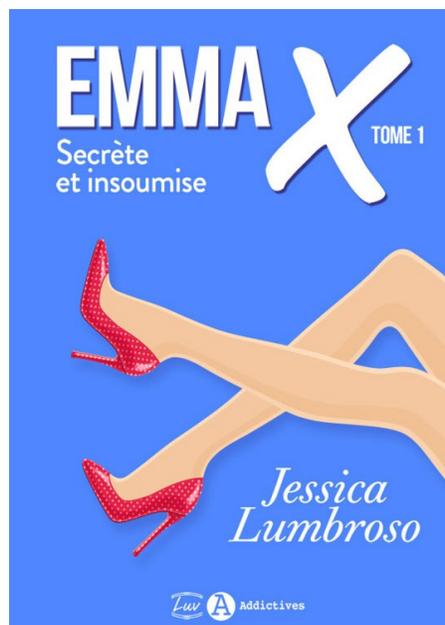
Emma X, Secrète et insoumise

Emma a tout de la carriériste indépendante. Son boulot, c'est toute sa vie, et pour atteindre les étoiles, elle doit tout faire pour cacher qui elle est réellement. Propre sur elle, polie et discrète la journée, sa vraie nature se révèle le soir. Emma se transforme alors en femme sûre d'elle séductrice et fière de ses atouts. Ses deux principales règles de vie sont gravées dans le marbre :

- ne jamais laisser ses deux univers se percuter ;
- ne jamais mélanger boulot et plaisir.

Pour elle, l'amour s'apparente à des rencontres avec des hommes qu'elle ne reverra jamais. Et ça lui suffit. Mais c'était sans compter sur cet homme troublant, capable de tout pour l'approcher, même du pire des chantages...

[Tapotez pour télécharger.](#)

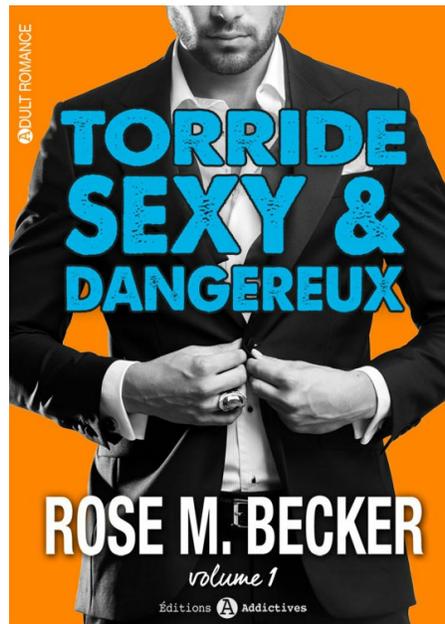


Également disponible :

Torrìde, sexy et dangereux

Le sexe, parfait ! Le mariage, à la limite. Les sentiments, certainement pas !
Informaticienne et hackeuse de génie, Karlie a piraté le site de trop. Mais au lieu de la faire arrêter, Malcolm Taylor – le patron du site – décide de l'engager.
Karlie n'a pas le choix... Si elle veut rester aux États-Unis, elle doit accepter de devenir l'employée de Malcolm, mais aussi sa femme !
Seulement, les ombres de leurs passés rôdent...

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)

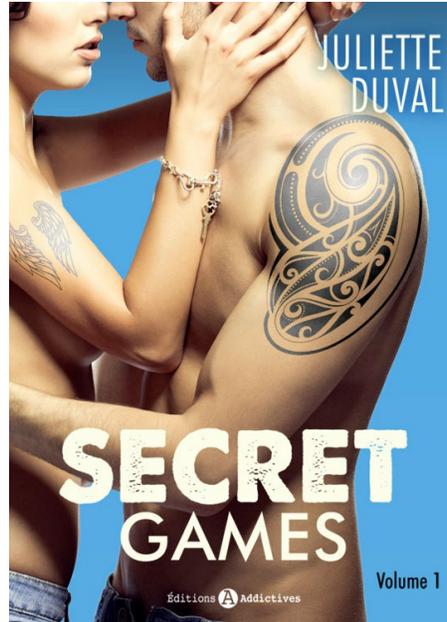


Également disponible :

Secret Games

« Sa sensualité, ses caresses et ses baisers seront ma plus belle erreur ! »

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



Également disponible :

Le milliardaire était (presque) parfait

Un yacht de luxe, des invités glamour, un emploi de serveuse bien rémunéré... Madison Seyner a décroché le jackpot ! Artiste et photographe fauchée, elle a quelques dettes à éponger et ce contrat tombe pile au bon moment. Mais entre une chef psychorigide, une top model névrosée, un client pot de colle, un ado dragueur et une gamine capricieuse, rien n'est simple ! Et ce n'est pas Angel Doran, propriétaire du yacht, qui lui facilite la tâche avec ses sourires moqueurs, son humour provocant et sa beauté si particulière.

Qu'à cela ne tienne, Madison aime les défis et M. Beau Gosse n'a qu'à bien se tenir ! ex sont liés par la découverte d'un secret. Chacun a le pouvoir de détruire l'autre. Ou de le sauver.

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



Louise Valmont

PLAY WITH ME

Volume 5

1. Le VI^e amendement

– Aaron est un homme bien et je prouverai au monde entier que cette photo est une mystification, dis-je à Woody qui m’observe avec un air de chien triste.

Je compose le numéro de Miles que m’a donné Aaron avant de partir au commissariat. L’associé d’Aaron m’écoute puis dit d’une voix posée.

– Ne bougez pas, ne faites aucune déclaration, aucun commentaire. Si vous étiez obligée de dire quelque chose, tenez-vous-en aux faits. Ne cherchez pas à justifier ni à expliquer. Je m’occupe du reste. On va le sortir de là, ajoute-t-il avec assurance au moment où il raccroche.

Mais dans quel état ? Laminé par une campagne de dénigrement, abruti par des questions et des sous-entendus, sali par la malveillance et les jaloux ? Mais qui donc a intérêt à faire ça ?

J’en pleurerais mais un violent sentiment d’injustice me fait bouillir de rage et réveille mes instincts combattifs. Au moment où nous pouvions enfin être ensemble, nous voilà brutalement séparés par cette terrible accusation.

C’est hors de question. Je tiens à Aaron plus que tout.

Et je me battrais pour lui.

Un nouveau message d’Abby me ramène à ma propre situation, délicate et sous pression.

[Léo et moi souhaitons te voir au plus vite]

Mes doigts hésitent sur le téléphone. Que dire pour essayer de sauver ma tête qui, entre nous, m’importe bien moins que celle d’Aaron à cet instant ? Après tout, les dirigeants d’Idol font partie des rares personnes qui, outre Miles et moi, ont intérêt à ce qu’Aaron soit blanchi. C’est la seule manière pour eux d’espérer sortir de cette tempête médiatique.

J’en suis là de mon raisonnement quand le numéro de Lucie s’affiche sur mon écran. Je réalise soudain que la mannequin doit être très inquiète. J’aurais dû l’appeler avant.

– Joy, c’est épouvantable. J’ai eu Vincent, il est furieux, il parle d’attaquer Aaron en justice.

J’ai déjà eu l’occasion de vérifier que le directeur de l’agence française de Lucie part en live assez rapidement...

– Abby me harcèle de messages, j’ai déjà eu des appels de journalistes. Je ne sais pas quoi faire, continue Lucie presque en pleurs.

Je lui répète plusieurs fois ce que m'a dit Miles : calme, profil bas et zéro déclaration.

Elle raccroche légèrement rassurée, au moins de ne pas se sentir seule dans ce cataclysme. Soudain, j'entends un bruit dans l'entrée. Woody se met à grogner. Nous nous levons d'un même bond.

Quelqu'un est là...

Un bref espoir me fait espérer que ce soit Aaron. Mais des pas rapides, bien plus lourds que ceux d'Aaron, avancent vers le salon. Je tremble des pieds à la tête.

La presse à scandale ? Des paparazzis ?

Comment sont-ils entrés ?

– Ah, je pensais bien vous trouver encore là, dit alors la voix de Miles qui vient d'apparaître dans l'encadrement de la porte.

– Vous m'avez fait peur ! m'exclamé-je, soulagée.

Il hausse les épaules, comme si vraiment j'étais une chochette qu'un rien effraie.

– Vu les circonstances, il serait plus judicieux de fermer à double tour, dit-il l'air agacé.

Oups.

J'étais tellement troublée tout à l'heure que j'ai juste claqué la porte.

– J'ai réfléchi depuis notre conversation et...

– Il y a du nouveau ? le coupé-je alarmée mais curieusement rassurée par sa présence.

Miles n'est pas le garçon le plus sympathique de la terre mais sa pugnacité et son agressivité ne peuvent qu'aider Aaron.

– Racontez-moi exactement ce qui s'est passé, dit Miles sans répondre à ma question.

D'un pas ferme et rapide, il avance dans le salon et se plante en face de moi. Je m'efforce de soutenir son regard, pourtant je me sens mal à l'aise devant cet homme à tendance méfiante.

Son regard froid et son ton sec n'arrangent rien...

Je lui refais alors le déroulé de l'après-midi, du moment où je suis arrivée à la Tour 88 jusqu'au départ d'Aaron entre les deux policiers.

J'ometts juste de parler du baiser d'Aaron sur le podium...

Je ne crois pas que cela apporte d'élément supplémentaire de défense à mon récit.

– On y va, ordonne Miles en avançant vers moi et en ramassant mon sac posé à terre. Prenez vos papiers, vous allez expliquer votre version des faits à la police.

– Mais je l’ai déjà fait, ils m’ont à peine écoutée, résisté-je.

– Ils vont prendre votre déposition, un point c’est tout. Nous n’avons pas trente-six options.

Miles me saisit par le coude et m’entraîne vers l’entrée. La brusquerie de son geste me surprend. M’arc-boutant presque, je freine de tout mon poids. Sentant que je résiste, il s’immobilise et se tourne vers moi. Son visage tendu contredit l’impression d’assurance que donnait jusqu’alors son attitude.

– La situation est simple : Aaron doit sortir de là avant la fin du week-end. Nos avocats sont sur le dossier. Mais une chose est sûre : si on veut éviter un scandale de grande ampleur, et en particulier des conséquences désagréables dont vous n’avez même pas idée, il faut agir vite...

Conséquence désagréables ?

Même pas idée ?

Ses allusions menaçantes me font frissonner. Mais derrière son ton impératif, je perçois son inquiétude : Miles a vraiment peur pour Aaron. Ils doivent être plus proches l’un de l’autre que je ne le pensais...

Où alors il sait quelque chose que j’ignore ?

Cette hypothèse me fait trembler encore plus. Je choisis donc de lui faire confiance. Miles a un plan, et ça vaut le coup d’essayer. Et puis, au fond, ai-je d’autre solution ? Laisant Woody dans la maison, je suis l’associé d’Aaron sans un mot de plus. Dans la voiture qui nous emmène, il consulte son portable plusieurs fois.

– D’après vous, qui a pu prendre cette photo ? me demande-t-il en se tournant brusquement vers moi pour scruter mon visage.

– Je ne sais pas, les jumelles, un ouvrier, quelqu’un de chez StanOscar... Il y avait plein de monde. Ça peut être n’importe qui, à part Aaron, Lucie et moi.

Il me fixe avec insistance : il ne va tout de même pas imaginer que j’y suis pour quelque chose ?

– Je vais finir par croire qu’il avait raison, marmonne-t-il. Quelqu’un lui en veut. Personnellement.

Comment ça « personnellement » ?

Je savais qu’Aaron recevait des appels menaçants mais il était si sûr de lui : il parlait de problèmes avec un concurrent, pas de conflit personnel ! Est-ce qu’il a minimisé les choses pour ne pas m’inquiéter ?

J’aurais dû le forcer à se confier davantage.

– Mais pourquoi ? bégayé-je, perdue.

J'ai bien conscience que la vraie question est plutôt « qui ». Qui serait prêt à ce qu'Aaron soit arrêté et accusé de pédo-je-ne-sais-quoi-de-dingue ?

– Je ne sais pas pourquoi quelqu'un lui en voudrait à ce point, mais je ne crois pas aux coïncidences, dit Miles d'un ton qui me fait froid dans le dos. Des appels anonymes, des menaces, des décors qui tombent, des spots qui se décrochent et maintenant cette photo ? Aaron est la cible, c'est sûr.

– Mais ça n'a aucun sens, soupiré-je avec le sentiment d'être en train de vivre de l'intérieur un film d'angoisse.

Ça n'arrive pas dans la vraie vie ce genre de trucs !

Une tonne de confusion vient d'être versée dans mon cerveau, désormais liquide et incapable d'établir la moindre connexion logique. Je n'arrive pas à me faire rentrer dans le crâne l'idée qu'Aaron n'est peut-être pas la cible d'une personne qui aime les scandales, mais de quelqu'un qui lui veut *vraiment* du mal...

Qui aurait même essayé de le tuer sous une rampe de projecteurs ?

– Ce n'est pas la première fois qu'on a des problèmes sur un chantier, reprend Miles qui continue sur son idée et accentue d'autant mon désarroi.

Il hoche la tête et ajoute comme pour lui-même.

– À part un concurrent, je ne vois pas. Ou alors, ça vient de beaucoup plus haut ?... Non impossible, on a bossé avec eux, mais c'est tout...

Il s'interrompt d'un coup et me fusille du regard.

– Oubliez ce que je viens de dire, cela n'a sans doute aucun rapport.

Son ton de voix me pousse à vider instantanément le cache de ma mémoire. Pour l'instant, l'essentiel est ce que je peux faire concrètement pour aider Aaron. Oubliant ma présence, Miles envoie un message sur son téléphone.

– Nous devons nous concentrer sur la libération d'Aaron, reprend-il ensuite d'un ton plus aimable.

La voiture roule en silence, je rassemble mes esprits pour ne pas laisser mon imagination partir au galop vers un scénario de thriller complotiste dont Aaron serait la victime. J'essaie plutôt sa méthode d'analyse, version abrégée : état des lieux, faits, problèmes, objectifs et solutions concrètes.

Partant du principe que l'union fait la force, je suppose que plusieurs témoignages en faveur d'Aaron auraient plus de poids qu'un seul. Mais qui à part moi ? Lucie ? Vu l'heure qu'il est, je ne peux pas l'appeler maintenant. En plus elle est mineure, ce qui va peut-être rendre sa déposition irrecevable. Plus le fait qu'elle serait « victime » d'Aaron, on risque de ne pas la croire et d'imaginer qu'elle subit des pressions. Ou alors qu'elle est sous l'emprise du syndrome de Stockholm, c'est-à-dire amoureuse de son bourreau et désireuse de le défendre.

Non décidément ce n'est pas une bonne idée.

Alors, qui parmi les gens présents cet après-midi ? Stan Oscar ? Risqué pour l'image de sa marque... et on pourra penser qu'il veut juste protéger ses intérêts. Son staff ? Peu probable. Léo ? Trop impliqué lui aussi. Alors les Vip invités à la répétition ? Mais qui d'entre eux acceptera de se mouiller dans une affaire qui peut l'éclabousser au passage ? Reste les jumelles – que je ne sens vraiment pas sur le mode solidaire –, et les équipes techniques, le chef de chantier, les ouvriers...

Chase ?

Mais oui ! Il était près du podium.

– Chase Farrell a sûrement tout vu, je pourrais lui demander de venir témoigner ? demandé-je timidement à Miles qui envoie à présent des messages les uns à la suite des autres.

– Si vous voulez, souffle Miles. Mais le temps presse.

J'ai le cœur qui bat à cent à l'heure. Et maintenant j'ai l'impression d'être vraiment au moment crucial du film catastrophe, avec la bombe ficelée autour du corps d'Aaron qui va exploser d'une minute à l'autre et le minuteur caché quelque part, mais où ?

Je me sens gênée d'appeler Chase à cette heure-ci et connaissant son histoire, de lui demander de nous rejoindre au poste de police mais je n'ai pas le choix. Ma volonté de disculper Aaron passe avant mon malaise et tout sentiment de commisération. Réveillé par mon appel, Chase m'écoute sans un mot tandis que je lui explique la situation.

– Je suis désolée, Chase mais tu es le seul à qui je peux demander ça... Est-ce que tu voudrais bien venir toi aussi et raconter ce qui s'est réellement passé ? lui demandé-je.

– J'arrive, répond-il sans hésiter.

« C'est dans la difficulté que l'on reconnaît ses vrais amis », dit souvent ma mère.

En regardant Miles empressé à défendre Aaron, en pensant à Chase qui n'hésite pas à braver les spectres de ses mauvaises expériences avec la police pour témoigner, je mesure une nouvelle fois combien l'amitié est essentielle dans une vie.

Je pense aussitôt à Kirsten. Notre amitié n'est peut-être pas tout à fait réparée, mais je suis certaine d'une chose : si ma meilleure amie avait des ennuis, je déplacerais des montagnes pour l'aider. Et en l'occurrence, je foncerais au commissariat !

Nous pénétrons dans le poste de police. Pendant cinq minutes, Miles fait valoir ses arguments, puis le policier de l'accueil nous fait entrer dans un petit bureau au bout d'un couloir à la peinture verdâtre écaillée. Il suffit d'un regard dans la pièce pour avoir la chair de poule. L'endroit est minuscule : au centre trône un bureau métallique tout droit sorti des décors de *Mad Men*, face à des chaises sans confort dont l'assise part en lambeaux. Nous nous asseyons. Dans mon dos, la fenêtre laisse passer un courant d'air qui achève de me glacer le sang, malgré l'énorme radiateur qui occupe tout un pan de mur.

Ils doivent avoir un décorateur très doué pour créer cette ambiance propice aux aveux...

Le policier chauve qui a emmené Aaron entre alors et s'installe derrière l'ordinateur, qui semble être un vestige datant des pionniers de l'informatique.

– En effet, confirme-t-il après avoir écouté Miles. Nous avons pu constater que le câble de la rampe de spots a été sectionné.

Alors Miles avait raison ? Aaron est la cible ?

– Donc Aaron va pouvoir... murmuré-je.

– Si les menaces contre Monsieur Scott, et très certainement contre son activité professionnelle, sont réelles et avérées...

Je retiens mon souffle.

– Cela n'atténue en rien les charges qui pèsent contre lui aujourd'hui.

Une enclume retombe sur ma poitrine. Miles prend fort heureusement les opérations défense en main.

– Mademoiselle Delill, présente sur les lieux et Monsieur Farrell, qui va nous rejoindre sous peu, sont ici pour témoigner : Monsieur Scott n'a fait que protéger Lucie Lavigne qui risquait de se trouver nue devant un parterre d'ouvriers et de techniciens.

À l'entendre, on dirait que le parterre en question était composé à 100% de mâles excités, mais l'image est parlante.

Et il a raison : il faut frapper fort. Direct. Le policier soupire en regardant sa montre.

– De toute façon, il ne se passera rien avant demain, grommelle-t-il.

– Mais Aaron ne va pas passer la nuit ici, dis-je horrifiée.

Miles me lance un regard bizarre.

– Il a été transféré dans un autre commissariat, répond le policier d'un ton las. Ici on n'est pas équipé de cellules.

À ces mots, je visualise une cage, des barreaux, Aaron emmené à nouveau, peut-être menotté, et j'imagine déjà les multiples formalités d'entrée, les objets personnels que l'on dépose dans un carton, la ceinture et les lacets qu'il faut retirer...

Puis, comme dans le brouillard, j'entends Miles argumenter de longues minutes pour que je puisse déposer en faveur d'Aaron. Comme le policier continue à rechigner et à prétexter l'heure tardive, une vague d'indignation et de protestation me soulève. Je me mets à gigoter sur ma chaise, choquée, révoltée puis carrément en colère. Et tout d'un coup, ça déborde. Je me redresse sur mon siège et après une longue inspiration, je prononce d'une voix ferme.

– En vertu du VI^e amendement de la Constitution des États-Unis et notamment du droit à comparution par voie légale des témoins à décharge, je ne bougerai pas d'ici tant que vous n'aurez pas pris ma déclaration.

Une fois ma tirade mélodramatique envoyée, je me sens un peu ridicule. On se croirait vraiment dans un mauvais film...

De plus, j'ai conscience de trahir un peu le texte dudit amendement, mais à cette heure-ci et vu les bâillements que retient à grand-peine le policier, j'ai peut-être une chance.

Miles me regarde surpris et le policier hausse un sourcil. Puis d'un air épuisé, il appuie sur un bouton : son ordinateur antédiluvien se rallume alors avec un arpège de notes électroniques qui sonnent comme un chant de victoire. Après un regard désolé sur la pièce, le policier fixe son matériel d'un air las.

– On a eu des problèmes de serveur aujourd'hui. Du coup, nos ordinateurs dernier cri sont HS et on est obligés de réutiliser les antiquités... Bien, ajoute-t-il en regardant Miles, si vous voulez nous laisser à présent ?

En se levant, l'associé d'Aaron pose une main sur mon épaule. Il me sourit pour la première fois depuis le début de cette horrible soirée.

– Soyez factuelle, ça va bien se passer, me glisse-t-il avant de sortir.

Je ne me sens pas complètement rassurée aussi j'essaie rapidement d'ordonner faits, timing et détails dans ma tête.

– OK, soupire le représentant de l'ordre. Nom, prénom...

Je raconte à nouveau la façon dont les choses se sont déroulées en essayant de ne rien oublier. Devant moi, le policier maintenant imperturbable, m'écoute et me fait parfois répéter avant de taper à quatre doigts sur son clavier recouvert d'un curieux film plastique. Mais dans cet univers totalement irréel, plus rien ne m'étonne.

Un peu plus tard, je retrouve Miles dans le couloir. Il se met debout en me voyant arriver.

– Bien, espérons que ça suffira, me dit-il. Farrell n’a pas encore terminé, mais je ne vais pas pouvoir l’attendre, nos avocats ont besoin de moi au bureau. Je vous dépose quelque part ?

– Je vais attendre Chase, dis-je en me laissant tomber sur un fauteuil dur comme une pierre.

Il hoche la tête. Puis il s’éloigne vers la porte en regardant ses messages sur son portable. Brusquement il revient sur ses pas, le front tout plissé de contrariétés. Mon ventre se serre : est-ce qu’il y a un nouveau problème ?

– Je me suis peut-être trompé...

Je le fixe sans comprendre.

– Sur vous... Enfin toi, si vous voulez bien que je vous tutoie ?

Je hoche la tête en signe d’accord, incapable de dire un mot devant la sympathie inattendue de Miles.

– Ce soir, tu as fait ce qu’il fallait pour Aaron. Bien joué pour le VI^e amendement. Et merci, dit-il en frottant affectueusement mon épaule. Je te tiens au courant.

Venant de cet homme que j’ai toujours vu froid et suspicieux, ces remerciements me touchent. J’ai encore en mémoire son regard à l’hôpital lorsque j’avais voulu voir Kirsten.

Un des pires souvenirs de ma vie.

Mais ce soir, sous la carapace soupçonneuse, je découvre un homme extrêmement concerné par ce qui arrive à son ami et associé, et déterminé à lui venir en aide. Et nous combattons côte à côte pour y arriver.

Je le regarde franchir la porte de son pas rapide et volontaire. Puis je reporte mon attention sur mon téléphone. Plusieurs messages d’Abby se bousculent. Le dernier me fait bondir.

[Stan Oscar est furieux. Il veut rompre le contrat de Lucie.]

Ah non alors, ce n’est vraiment pas juste !

Que ce soit Lucie qui paye les conséquences de cette tentative de diffamation est inadmissible.

Ce soir, je me sens des indignations de superhéros.

Une demi-heure plus tard, Chase me rejoint dans le couloir, après avoir fait sa déposition auprès d’un autre policier.

– J’espère *vraiment* que ça pourra aider Aaron, dit Chase en renfilant sa grosse veste à carreaux.

Dans son « vraiment », il me semble entendre une discrète rancœur et je comprends qu’il a dû

prendre sur lui pour venir ici de son plein gré...

- Merci, lui dis-je en l’embrassant sur la joue.
- Bon au lit maintenant, dit-il avec affection.
- Je vais passer au bureau.

Il me regarde surpris.

- Je suis sûre que Léo y est : je dois lui parler.

Sans me quitter des yeux, Chase hoche la tête en silence : je suis incapable de deviner s’il est admiratif ou certain que ma tentative va droit à l’échec.

Mais moi, je ne pourrais pas fermer l’œil sans avoir essayé d’exposer la vérité.

Une demi-heure plus tard, je suis devant les bureaux d’Idol. Le gardien me laisse entrer malgré l’heure tardive, il doit savoir que nous sommes en pleine situation de crise.

Comme je le supposais, la porte du bureau de Léo est ouverte. En entendant sa voix furieuse, mon courage de superhéros tombe au niveau de mes chaussettes... Mais je m’approche et toque à la porte.

J’ai les tripes nouées. Ma seule consolation est qu’Abby ne soit pas là. Son dernier message venu de Londres a vibré il y a moins de trois minutes.

[Des têtes vont tomber.]

Quelque chose me dit que je suis en pool position.

Mais je n’arrive pas à avoir peur d’être virée. Risquer ma place me paraît tellement dérisoire par rapport à ce que doit vivre Aaron.

Et puis je ne pense pas avoir commis d’erreur. Même si j’avais pensé à regarder les réseaux sociaux, est-ce qu’alerter tout le monde plus tôt aurait permis d’éviter les partages ? Je ne crois pas. Tout va très vite sur le Web 3.0...

J’inspire et pousse la porte. Je ne m’étais pas trompée : une cellule de crise est réunie dans le bureau de Léo. Sont ainsi présents au milieu de la nuit un des avocats de l’agence, Vincent et l’équipe de Best en haut-parleur au téléphone, et sur l’écran tourné vers la pièce, en 200% haute résolution, le visage crispé d’Abby. Qui s’empourpre et manque de s’étrangler quand, grâce à la caméra de l’ordinateur de Léo, j’entre dans son champ de vision. Surprise par cette présence virtuelle tout aussi imposante que la réelle Abby Morton, je n’en mène vraiment pas large et je retiens mes jambes qui ont fort envie de faire demi-tour.

- Ah voilà notre championne de l'e-réputation. Qu'as-tu à dire pour ta défense ?
- Je suis désolée.
- C'est bien ce que je disais : elle n'a rien à dire.
- Cette photo est un coup monté, tenté-je sous le regard implacable de Léo.

L'avocat qui pianote sur son portable ne daigne même pas lever le nez vers moi.

– Je crois que tu ne comprends pas : le problème, ce n'est pas de savoir si la photo est bonne ou mauvaise, ou si le photographe a du talent, mais c'est le fait incontestable que cette image ait pu être diffusée et se balader dans le monde entier sans que tu t'en aperçoives...

– Mais comment aurais-je pu imaginer...

– Pardon ? Au cas où ça t'aurait échappé, on ne te paye pas pour conjecturer. Ton boulot c'est vérifier, inspecter, surveiller, être attentive et réactive, renifler les moindres erreurs et nous ALERTER, hurle ma boss.

– En effet, comment se fait-il que vous ne nous ayez pas prévenus immédiatement ? renchérit alors Léo.

Je baisse le nez.

– Je...

– N'insulte pas nos oreilles avec des excuses bidon, me coupe Abby d'une voix sifflante.

La tournure que prend la conversation est en train de m'échapper complètement. Je n'arrive pas à en placer une et je ne fais que parer les attaques sans arriver à rester concentrée sur mon objectif : rétablir la vérité.

– Dois-je en déduire que tu étais trop occupée à roucouler, glisse-t-elle d'une voix sournoise à glacer le sang d'un esquimau.

– Au domicile du principal suspect, jette l'avocat. On pourra utiliser ça si StanOscar veut nous attaquer. Collusion avec le prévenu, conflit d'intérêts.

Collaboration horizontale tant qu'on y est.

Mais cela me laisse sans voix, scotchée par la rapidité de propagation des informations, même les plus privées.

– Mais il est innocent !

– C'est obsessionnel, ma parole ! tranche ma boss. Et absolument hors sujet.

– Vous vous rendez compte que si le contrat de Mademoiselle Lavigne est rompu, Idol risque de perdre des centaines de milliers de dollars ? demande alors l'avocat histoire d'élever le débat au niveau du nerf de la guerre : les bénéfices et les pertes de cette affaire...

– Mais Lucie n'est absolument pour rien là-dedans, arrivé-je enfin à prononcer pour défendre la mannequin.

– Enfin une parole sensée, remarque Abby. Tu es en effet la seule personne que je tiens pour responsable de ce désastre.

Les deux hommes hochent la tête en écoutant Abby conclure.

– Ta déplorable collaboration s’achève donc ici et maintenant.

J’avale ma salive péniblement. Je n’ose pas comprendre. Ni bouger. De peur que tout ceci ne devienne réel.

Car je suis dans un cauchemar et je vais m’éveiller.

– Que puis-je faire pour... ?

– Sortir de cette pièce sans un mot de plus ou je te colle un procès, surtout ne pas te retourner et prier pour ne plus jamais croiser mon chemin ni dans cette vie ni dans les dix suivantes !

Si j’avais le cœur à rire, le fait qu’Abby envisage la réincarnation pourrait me faire sourire.

– Et dis-toi bien que tes perspectives d’embauche dans le secteur viennent de tomber sous la barre des – 100 000.

Ce n’est sans doute pas le moment de demander une lettre de recommandation ?

Cette muette tentative d’humour ne m’évite pas la confrontation douloureuse à la réalité : je suis virée.

Ça encore, je m’y attendais.

Mes jambes flageolent tandis que j’essaie de sortir dignement de la pièce.

Hélas je n’ai pas seulement perdu un job...

Finies mes aspirations au métier de mes rêves, terminés mes premiers contacts prometteurs, exit mes opportunités et mes grands espoirs, tout s’écroule. À compter de cette minute fatidique, je n’existe plus dans le milieu de la mode et j’y suis même persona non grata.

La descente aux Enfers commence.

Ou reprend...

Au point où j’en suis, je ne sais plus.

2. #LucieAaron

Remplie d'appréhension et de confusion, je viens de passer une des pires nuits de mon existence : courte, hachée et peuplée de cauchemars au réalisme inquiétant. En rentrant de l'entretien qui a mis fin à ma carrière chez Idol, je me suis réfugiée dans le lit d'Aaron, comme si son parfum pouvait me rassurer et me consoler de tous les malheurs qui se sont abattus depuis cette soirée éprouvante.

S'ajoute à mes tourments professionnels un sentiment de solitude intense doublé d'impuissance quand je pense à ce que vit Aaron depuis hier. Mon corps le cherche malgré moi à chaque fois que je m'assoupis, mais dès que je dors quelques minutes, l'inquiétude vient me réveiller : que vais-je devenir à présent ? Que va pouvoir être ma vie maintenant que tout ce qui comptait pour moi vient de me fermer ses portes ?

Un peu plus tard, debout dans le froid parce que je suis incapable de régler le système de chauffage ultra-perfectionné d'Aaron, les yeux exorbités de fatigue, j'erre dans la maison, sans force pour me battre. Je ne vois même plus ce que je peux faire pour aider Aaron.

Peut-être vaudrait-il mieux que je m'en aille ? Que je sorte de sa vie ? Si ça se trouve, c'est moi qui lui porte la poisse ?

Si je ne l'avais pas convaincu de venir sur le chantier ce samedi, rien de tout cela ne serait arrivé.

Effondrée par ce constat, je m'apprête à appeler Chase, le seul avec qui je peux partager ça. En réalité, la seule avec qui j'aimerais parler maintenant est Kirsten, mais le sujet « Aaron » est encore trop sensible entre nous. Avec un soupir, je repousse le moment de la prévenir à un avenir proche mais incertain. Au moment d'appuyer sur le numéro de Chase, je m'aperçois qu'il est 5 heures du matin. Je me laisse tomber sur le canapé où je m'enroule dans un plaid, collée contre Woody. Puis, sans véritable espoir que cela change quelque chose à la situation, j'attends le lever du jour en zappant sur des documentaires animaliers. Mon téléphone reste désespérément muet. Je me sens seule et abandonnée du monde entier.

J'en viendrais même à regretter les messages d'Abby.

8 heures 30 : toujours aucune nouvelle d'Aaron. Ni de Miles. Un coup de sonnette retentit, qui me donne envie de me cacher sous le canapé.

Quel porteur de mauvaise nouvelle se présente maintenant ?

Woody sur les talons, je marche à pas de loup vers l'entrée, avec le sentiment de monter à l'échafaud. Mais soudain terrorisée à l'idée de ce qui pourrait encore arriver, je reste figée derrière la porte, incapable d'ouvrir.

– Joy, entends-je tambouriner, ouvre-moi.

Woody reconnaît la voix avant moi et se met à gratter sur le bois.

– Lucie ?

Ma main tremble quand je déverrouille la porte. Lucie se précipite dans mes bras et Woody nous saute dessus à son tour. Tous les trois serrés et vacillants, nous manquons de nous écrouler.

– J’arrive du commissariat, dit la mannequin.

À ses yeux assombris de cernes mauves, je comprends qu’elle a aussi peu dormi que moi.

Solidaires dans l’insomnie !

Mais aussi dans notre tentative de rétablir la vérité car Lucie m’explique qu’elle est allée ce matin aux aurores témoigner en faveur d’Aaron.

– Je ne supporte pas les médisances ni les ragots, dit-elle en guise d’explication. Ni l’injustice.

Alors nous sommes au moins deux dans cette ville, mais ça paraît bien peu par rapport au nombre de gens qui préfèrent croire une histoire salace.

Non, en réalité nous sommes 3 avec Miles, 4 avec Chase et peut-être plus avec le bataillon d’avocats de Holmes and Scott.

Ragaillardie par ce décompte mais surtout par la présence chaleureuse de Lucie, je sens mes forces combattives se réveiller.

– Je suis désolée que tu te retrouves au milieu de ce scandale. Et je te remercie. Tu as été vraiment courageuse de témoigner pour Aaron, dis-je touchée qu’elle se soit impliquée, au risque de nuire à sa carrière.

Elle hausse les épaules avec une petite moue.

– J’ai appris pour toi avec Idol, dit-elle. Tu ne dois pas te laisser faire.

Sa candeur me fait sourire.

– Parce que tu crois que je peux résister seule contre Abby, Léo et le cabinet juridique d’Idol ?

Auquel s’ajoute Stan Oscar pour qui je suis sans doute la femme à abattre.

Au moins pour passer ses nerfs.

– Mais tu n’es pas seule, affirme Lucie en se redressant. Pourquoi crois-tu que je suis là ?

– Pour m’éviter de passer un dimanche sinistre à regarder *Trente millions d’amis*, plaisanté-je.

Et pour ne pas que je me torture à imaginer ce que vit Aaron depuis hier...

– Pour mettre au point une stratégie.

Aucune chance.

Pourtant l’air assuré de Lucie m’intrigue. À quoi pense-t-elle ? Imagine-t-elle réussir à faire fléchir Abby en ma faveur ?

– C’est mort pour moi chez Idol, dis-je alors pour clore une discussion qui ne peut aller nulle part.

Sans compter dans la mode, au moins à New York.

– Il faut que tu penses à ton avenir à toi, Lucie. Moi, je songe plutôt à l’exil ou à me réorienter, dis-je en souriant sans conviction.

– Alors tu vas laisser tomber ?

– Je ne me sens pas l’âme d’un justicier.

Elle écarquille ses yeux : on dirait que deux grosses boules bleues dévorent tout son visage.

– Alors moi, tu me laisses tomber aussi ? murmure-t-elle.

Je baisse le nez, gênée par son regard insistant.

– Mais j’ai besoin de toi moi ! Stan Oscar a dit à Abby que « le message que j’incarne risque d’être troublé ». Si vraiment il me vire, plus personne ne voudra me faire travailler.

À ces mots, mes poings se serrent. C’est tellement injuste. Une photo malveillante, un message qui ne correspond plus, alors Lucie n’est plus *bankable* ? Donc on peut s’en débarrasser comme d’un objet devenu inutile ?

Et tout ça pour une histoire d’image et de communication ? Une pureté de papier glacé qui serait salie à cause des milliers de *likes* de curieux attirés par une anecdote croustillante ? De milliers de gens qui n’ont aucune idée de qui est Lucie, de son investissement de tous les jours ni de ce qu’est son travail ?

Cela me paraît aussi incohérent que ces femmes violées que l’on met aux bans de la société pour avoir fauté hors mariage.

Aussi mon sang de vengeresse, rendu plus réactif par une éducation tendance féministe du côté de ma mère, ne fait qu’un tour. Par-dessus tout, le manque de sens de tout cela me révolte : même dans la mode, il doit exister une éthique.

Pendant tout le temps que s’échauffe le sang de la révolte en moi, Lucie me regarde, blottie contre

Woody. Son air de petite fille perdue avec sa peluche dans les bras me fait réaliser qu'elle n'est qu'une enfant lâchée dans le monde impitoyable des adultes.

Et pourtant depuis tout à l'heure, elle est plus forte que moi et ne songe pas à abandonner. Je dois réagir et faire quelque chose pour elle.

– Bien, dis-je, on va trouver une solution.

Parce qu'il est hors de question que Lucie fasse partie de la charrette vers l'opprobre et les oubliettes. Et si je peux éventuellement le tolérer pour moi – ce que je mets de côté pour le moment –, je ne le supporte ni pour Aaron ni pour Lucie. Alors je vais essayer d'agir là où je peux agir.

– Voyons, dis-je avec une pensée tendre pour Aaron et ses raisonnements, situation, problème, solutions. Qu'avons-nous ? À l'origine, une robe déchirée et une situation embarrassante, ensuite une image équivoque diffusée dans le monde entier, puis une interprétation douteuse. Suivie de curiosité chez les internautes, d'un buzz phénoménal et de conclusions hâtives et malveillantes de la part de certains. Le tout servi par une diffusion interplanétaire. Notre problème : comment contrer ce qui n'est au fond qu'une rumeur sans fondement ?

Woody me fixe avec espoir. Une idée commence à germer.

– Et si on montrait que ça arrive tous les jours ? Qu'au quotidien, il y a des tas de situations gênantes, ridicules ou qui pourraient prêter à confusion mais qui pour autant ne dégénèrent pas en mise à mort...

– Surtout dans le quotidien d'un mannequin, t'imagines pas, acquiesce Lucie.

Et elle me raconte alors les chutes sur les podiums, les pieds qui se prennent dans les tapis, les talons qui cassent, les coutures qui se déchirent, les zips qui se coincent, bref tous les petits incidents qui rendent périlleux le parcours des modèles sur le *catwalk*. Auxquels s'ajoutent jalousies et rivalités intestines... dont j'ai eu un avant-goût avec les jumelles.

– Et je ne te parle pas de certaines séances de shooting où des filles se sentent très très mal à l'aise... Parce que des vrais tordus et des pervers je te garantis que ça existe.

– On la tient notre solution, affirmé-je alors avec le même sentiment de victoire à l'horizon qu'aurait dû éprouver Jeanne d'Arc le jour où elle a compris ce qu'elle avait à faire pour mettre fin à la guerre de Cent Ans.

La forme m'échappe encore mais nous avons le fond : le top ten des situations les plus gênantes dans la vie d'un mannequin... Soudain la solution m'apparaît, limpide.

– On va utiliser les réseaux sociaux pour retourner l'opinion. On va même jouer sur la qualité principale de cette opinion : sa versatilité...

Ravie, Lucie bat des mains. J'attrape mon ordinateur et nous rédigeons en l'espace de quelques heures un article sous forme de manifeste critique, mais humoristique, contre les quiproquos et les

impairs dans le mannequinat. Le texte se termine par la véritable histoire de la photo.

J'envoie notre prose à Abby en PJ en espérant qu'elle ne poubellise pas directement mon mail en voyant mon nom apparaître. Par sécurité, je l'appelle. Au moment où elle prononce un « allô » glacial, je suis tellement surprise qu'elle prenne mon appel que j'en perds un peu mon assurance.

– Lucie est avec moi, lui expliqué-je en me reprenant.

J'entends ses doigts pianoter sur le clavier avec un rythme qui me paraît ironique.

– Et nous avons un plan, ajouté-je mise sur le gril par son long silence.

– J'ai vu, dit Abby d'une voix impénétrable. Je vous attends au bureau.

Je ne pose pas la question mais la formulation lapidaire et l'absence de tout point d'interrogation supposent que cet ordre implicite veut dire « maintenant ».

– Abby est de retour ? demande Lucie d'une voix peu rassurée quand je raccroche.

– Elle a dû faire affréter un mirage en urgence...

En effet, quand nous entrons dans les bureaux d'Idol, deux énormes valises gisent dans l'entrée, indiquant qu'Abby est venue directement de l'aéroport.

Dimanche noir chez Idol.

Léo est assis devant l'ordinateur de ma boss qui est, elle, en train de faire les cent pas devant la fenêtre. Entre le martèlement de ses talons, j'entends les mots-clés du problème « Stan Oscar, contrat, Lucie, crise ».

– Qu'est-ce que vous faites ici ? demande Léo en m'apercevant au moment où je pousse la porte du bureau...

Debout devant sa fenêtre d'observation, Abby ne se retourne pas. Une sueur froide inonde mon dos lentement jusqu'à ce que j'entende ma boss prendre la parole.

– Elles ont eu une idée et il me semble que cela vaut le coup d'être tenté. Personnellement, je suis pour.

Alors elle valide ?

Léo se tourne vers elle.

Ce revirement a de quoi surprendre en effet.

Immobilisés sur le pas de la porte, Lucie, Woody et moi retenons notre souffle : Léo, très mécontent

de me revoir, ne semble pas prêt à accepter la moindre proposition qui lui rappelle que j'ai existé chez Idol. Mais Abby persiste et signe son changement de cap en se dirigeant vers son ordinateur pour lui montrer notre article. Elle chuchote quelque chose à l'oreille de Léo puis reste immobile à côté de lui.

Il me jette un regard noir avant de se concentrer sur l'écran. Chacun de ses battements de paupières me semble un indice, mais dans quel sens ? Une fois sa lecture terminée, Léo renverse sa nuque sur le dossier de la chaise et se balance lentement en fixant le plafond.

La décision est entre ses mains, qu'il croise et décroise devant lui avec une régularité obsédante. Tout le monde se tait tandis que Léo fait maintenant craquer ses doigts un à un. L'atmosphère dans la pièce est oppressante.

- Tu crois qu'il va accepter ? murmure Lucie en se penchant vers moi.
- Chut, soufflé-je.

Soudain, Léo se redresse et hochant la tête, dit à Abby.

- Banco, on publie ça. Ça pourrait inverser la tendance.

Donc, il adhère à 100% à notre stratégie. J'avoue que nous avons joué finement en glissant au passage un éloge de la déontologie de l'agence, qui demande expressément à tous ses mannequins de signaler le moindre malaise, geste, sourire ou sollicitation ambiguës qu'elles pourraient rencontrer. Et sur ce point, la vigilance d'Idol est totale : 24 h/24. Si sur d'autres points – notamment la rupture de contrat un samedi soir aux environs de minuit –, j'aurais des reproches à faire à Idol, sur la question du respect de ses mannequins, l'agence est exemplaire et intraitable.

- Nous allons avoir besoin de Joy avec nous, dit alors Abby à Léo. Ce sont elle et Lucie qui ont imaginé cette contre-attaque.

Bombant le torse, Lucie saisit mon coude. Le corps tendu, je frémis.

- Quand on lit l'article, on comprend exactement ce qui s'est passé et l'enchaînement par lequel un geste chevaleresque a pu se transformer en accusation sordide via un affolement sur les réseaux sociaux.

Bonne synthèse boss !

Ma joie est hélas assombrie par le fait que le chevalier en question est encore aux mains de la police...

- Joy n'avait aucun moyen d'éviter cet emballement.

La mine renfrognée, Léo ne semble pas convaincu. Il secoue la tête de droite à gauche. Je soupire : c'est foutu alors.

Même avec le soutien inattendu et fair-play d'Abby.

Mais ma boss ne semble pas avoir dit son dernier mot. Elle se tourne lentement vers Léo. Puis mains posées sur la table, elle se penche presque sur lui et dit d'un ton sans appel.

– J'ai besoin de Joy avec moi.

Quoi ?

J'en reste bouche bée, Lucie trépigne en serrant mon bras encore plus fort et Woody commence à frétiller sur place.

– Joy gère Lucie parfaitement, et c'est l'agent la plus prometteuse et résistante que j'ai eu à former ces dernières années.

– Hier soir, vous n'étiez pas aussi positive sur son expérience parmi nous, remarque Léo avec une moue sceptique.

Je serre les dents. Abby semble hésiter.

– En effet, j'ai réagi sous le coup de la colère,

Elle se redresse alors et me regarde droit dans les yeux.

– Et je le regrette.

J'en tomberais à la renverse de surprise, mais aussi de fierté et d'émotion. C'est bien la première fois que j'entends ma boss reconnaître ses erreurs et je sais combien l'exercice est improbable pour elle.

Le bon air anglais lui a vraiment réussi. Ou plus vraisemblablement le repos.

Repoussant sa chaise, Léo se lève puis s'avance vers moi pour me toiser d'un air sévère.

– Bien, vous réintégrez l'équipe. Mais au moindre problème, je vous jure que cette fois, c'est moi qui vous vire.

– Merci Monsieur, bégayé-je encore stupéfaite que ma boss vienne de me défendre auprès de Léo.

Ensuite, presque au garde-à-vous, Lucie et moi nous collons au mur pour laisser Léo sortir de la pièce.

– Bon, on y va, demande Abby déjà installée devant son ordinateur, avec tablettes, iPad et téléphones prêts à lancer l'opération.

– Oh oui !

– Je vous remercie, ai-je le temps de lui glisser avant de publier l'article sur le site de l'agence puis de le partager sur tous nos comptes Twitter, Facebook, Tumblr, Instagram et autres.

En même temps, Lucie l'envoie sur ses comptes et Abby se charge de le transmettre aux rédacs chefs et autres influenceurs du milieu.

Le temps de dire « merde »... et en quelques minutes, la contre-offensive est lancée sur tous les fronts.

Avec un grand soupir, nous échangeons toutes les trois un regard et éclatons de rire en chœur.

Puis très vite, les *likes*, les retweets, les partages se multiplient. La tendance s'inverse aussi vite que la rumeur a été lancée. Des milliers d'internautes et de followers offusqués s'émeuvent à présent du cas de Lucie et de son sauveur, injustement hués et accusés par un cliché fallacieux.

Je n'arrive pas à y croire. Fébrile, je traque la moindre info sur les réseaux. Pour me persuader que je ne rêve pas, je lis et relis à voix haute ce que je découvre, complètement ébahie.

AaronScottLibre, #BravoLucieLavigne et #LucieAaronRéhab sont les hashtags phares du moment. Une page Facebook *Libérez Aaron Scott* et un groupe *Contre le buzz mensonger* sont même créés et suivis par la planète mode tout entière. Mais aussi par des artistes, des musiciens, des sportifs.

Même le pape va liker !

- Waaa, dit Lucie avec un clin d'œil, je n'ai jamais eu autant d'amis !
- C'est complètement fou, dis-je. Comment est-ce possible ?

Abby soupire et me lance un regard qui, chez n'importe qui d'autre, serait attendri : chez ma boss, on se situe quelque part entre surprise pour notre ignorance du monde et dédain pour les débutants. J'y vois aussi un peu de fierté, surtout quand elle commente avec philosophie :

- Vous avez encore beaucoup à apprendre...

Abby, Ioda, même combat = former les apprentis Jedi !

Ensuite, assises autour du bureau d'Abby, coudes sur la table et menton dans les mains, Lucie et moi suivons les chiffres comme des traders surveillant l'envolée de leurs valeurs à la bourse. Sans prendre part à notre excitation, Abby tranquillement installée sur son fauteuil, feuillette le *Vanity Fair*. Seule sa jambe croisée, qui marque la mesure avec nervosité, indique son état d'esprit.

Quand un article intitulé *Comment avons-nous pu laisser ceci arriver ?* est publié par une des stars blogueuses et repris par un très sérieux observatoire de sociologie des médias, la cote de popularité de Lucie et d'Aaron explose.

Honnêtement, même si c'était ce que j'espérais, je suis estomaquée par la rapidité du basculement des opinions.

– Félicitations, dit Abby un peu plus tard. Rentrez chez vous maintenant, ces dernières 24 heures ont été éprouvantes.

Un message de Miles me pousse à suivre illico le conseil d’Abby.

[Aaron sera libéré avant la fin de journée.]

3. Comment ne pas craquer ?

J'ai du mal à cacher mon impatience en raccompagnant Lucie chez elle.

– Allez cours, moi, je vais me coucher, dit-elle en baillant, je n'en peux plus. Et je coupe mon portable !

J'avoue que j'aurais aussi bien envie de tout éteindre, pour ne plus être tentée de regarder toutes les dix secondes l'heure... et les commentaires. Le nombre de *likes* de notre article me donne le vertige autant qu'il me remplit de fierté et d'étonnement. Presque 90 K...

À peine arrivée chez Aaron, je reçois un SMS de Kirsten. Dans l'urgence de l'action, j'avais reporté le fait de prévenir mon amie. Et si je suis honnête, je ne me sentais pas vraiment capable de gérer ce sujet sensible à ce moment-là. Mais elle, est-ce qu'elle va m'en vouloir ?

[J'ai vu la photo et l'article !!! C'est effarant et complètement dingue... Quelle horreur. Tu arrives à gérer tout ça ?]

[Méga stress. Je croise les doigts : ça a l'air de se calmer sur les réseaux.]

J'hésite à ajouter quelque chose à propos d'Aaron. Mais Kirsten me devance.

[Du nouveau du côté d'Aaron ?]

[Il devrait être sorti de là d'ici peu. Soulagement +++]

[OUFFFF. Complètement délirant qu'il ait été arrêté à cause d'une photo pourrie]

[L'angoisse...]

[L'essentiel est qu'il soit libre. Tu dois être heureuse]

[Hyper soulagée. Je te tiens au courant dès qu'il est là.]

[☐ À très vite alors]

À ce petit smiley, je mesure à nouveau le chemin parcouru par mon amie en quelques semaines. Comme elle a dû à nouveau prendre sur elle pour ne pas montrer un affolement démesuré et remettre chaque sentiment en ordre. Aussi je suis infiniment touchée qu'elle se fasse du souci pour moi, et qu'elle mette ainsi notre amitié en première place devant son inquiétude légitime pour Aaron. Il me semble que la Kirsten d'avant, celle qui était folle amoureuse, aurait commencé par me demander des nouvelles d'Aaron... avant de me reprocher de ne pas l'avoir appelée aussitôt.

Je m'apprête à passer sous la douche quand mon téléphone sonne. Miles m'annonce d'une voix joyeuse :

– Je suis en route pour aller chercher Aaron. Nous serons là d'ici une demi-heure max.

– Alors vous avez réussi ?

– Oui. Nos avocats ont fait pression : la photo ne peut être considérée comme preuve, ni encore moins le tapage sur les réseaux. De plus, comme la présumée victime n'a pas porté plainte, bien au contraire... Et figure-toi que les 30 ouvriers plus le chef de chantier sont tous venus déposer pour Aaron.

J'imagine la surprise des policiers et leur mauvaise grâce à enregistrer 31 témoignages...

Même pas eu besoin de leur rappeler le VI^e amendement cette fois !

Le rire de Miles me surprend, franc et léger.

– À tout de suite, dit-il en raccrochant.

Il avait donc raison : agir vite a été la clé de la libération d'Aaron. Et notre action non concertée, la partie juridique pour lui et la partie médiatique pour moi, a eu raison de cette sale affaire. Je ne sais même pas si Miles a eu vent de notre campagne de réhabilitation sur les réseaux. Je m'habille en hâte et les cheveux encore mouillés, je me précipite dans l'escalier quand j'entends la voix des deux hommes dans l'entrée.

– Aaron, crié-je en lui sautant dans les bras.

Couvrant son visage de baisers, j'oublie toute retenue. Il me semble que je ne l'ai pas vu depuis des jours et des jours. Il rit, m'embrasse en retour et me serre dans ses bras en même temps. Woody court tout autour de nous tandis que Miles s'affale dans un canapé en soufflant.

– Quel week-end, dit ce dernier au bout d'un moment. Dites, ça vous ennuie si je me retire ? Je n'ai pas dormi ni mangé depuis 36 heures...

– Moi pareil, dit Aaron, mon dernier repas date d'hier matin. Quant au sommeil...

Il me regarde avec un clin d'œil : je rosis légèrement en pensant qu'en effet, nous avons passé la nuit précédente ensemble et finalement assez peu dormi.

Mon air confus fait éclater de rire Miles. Je le regarde amusée par sa bonne humeur que je découvre pour la première fois. Je croyais que la nature ne l'avait doté que de gênes grognons à grosses cellules soupçonneuses.

Cet homme a changé du tout au tout en l'espace de deux jours.

À croire que la privation de sommeil lui réussit !

Semblant rassembler ses forces, il se lève et après un petit signe de la main et une caresse sur le museau de Woody, il sort de la pièce. Son pas ferme résonne sur le marbre de l'entrée.

– Salut les amoureux, lance-t-il en refermant la porte.

Décidément, Miles n'est plus le même.

Posant ses pieds sur la table, Aaron se laisse aller de tout son long sur le canapé.

– Comment te sens-tu ? lui demandé-je en me pelotonnant contre lui.

La tête posée sur son épaule, je perçois la tension de ces dernières heures dans ses muscles noués. Elle y est comme imprimée, et je sais qu'elle mettra du temps à s'effacer.

– Épuisé, dit-il d'une voix basse, tu ne peux pas imaginer comment c'est. Complètement hors du monde normal.

Il hésite un moment avant de continuer. Hésite-t-il à replonger dans le souvenir de ces moments ? Voudrait-il ne même plus y penser ? Pour essayer de comprendre son état d'esprit, j'observe son visage fatigué. Ses yeux cernés, ses traits tirés et ses joues pas rasées forment un masque impénétrable sur son visage. Il reste sexy mais plus sombre qu'habituellement.

– On te pose des questions sur apparemment tout et n'importe quoi, reprend-il, tes études, tes amis, combien de personnes travaillent pour toi, dans quels pays tu voyages, si tu as du personnel de maison... Des questions presque comptables, combien, quand, à quel prix et ensuite tu comprends qu'ils vérifient tout ce que tu as dit.

Je frissonne et me rapproche encore davantage de lui.

– C'étaient les deux mêmes policiers ?

– Oui, ils alternaient pour m'interroger : à croire qu'ils s'étaient réparti les rôles, le gentil, le méchant. Un focalisé sur les marchés, les contrats, nos concurrents et l'autre uniquement sur mon agenda. Tel rendez-vous, avec qui j'étais, qui était avec moi. Honnêtement, on aurait pu se demander s'ils se souvenaient de la raison pour laquelle ils m'avaient arrêté...

Sur son visage remonte l'agacement qu'il a dû alors ressentir. Je l'imagine très bien prendre sur lui pour rester calme.

– À un moment, le chauve en est arrivé à ce qu'on me reprochait : abus sexuel sur mineure et sans doute des trucs immondes sur Internet. Alors là, nouvelles questions dans le vif du sujet... Est-ce que j'ai voyagé en Thaïlande, pourquoi j'étais sur le plateau du défilé, est-ce j'ai déjà eu des relations avec des mannequins...

– Mais tes avocats, ils étaient là ?

– Non. J'ai juste pu en voir un, tout au début : il m'a dit « Aaron je sais que vous allez avoir à cœur de vous défendre et de vous justifier. Mais vous devez juste écouter les questions et si vous

avez la réponse, y répondre le plus factuellement possible. Pour tout le reste, dites que vous ne savez pas. » Pas très dur d'être factuel pour moi mais quand même, quand on t'accuse d'un truc glauque, ajoute Aaron avec un soupir. Après ils ont bossé avec Miles.

– Mais tu as eu à manger ?

– Rien, de toute façon je n'aurais rien pu avaler.

– Et tu as dormi où ?

Sa voix s'enroue légèrement. Fermant les yeux, il appuie son crâne sur le dossier du canapé.

– Dans une sorte d'énorme cage vitrée sur trois côtés avec des bancs tout autour et la lumière allumée... Au début on était deux, j'ai pu m'allonger, et j'ai même dû dormir un peu parce que le matin, on était au moins 20 là-dedans ! Je n'ai jamais vu un bazar pareil : un type qui criait tout seul dans un coin et une femme qu'on n'a pas arrêté de faire sortir ou rentrer, sans doute pour l'interroger. Le matin, le chauve est revenu me chercher. Et là, ils ont voulu me faire signer le procès-verbal, j'ai refusé parce qu'il était bourré de fautes. Ça les a mis en colère, dit-il avec un air penaud. Ils ont menacé de prolonger ma garde à vue, je savais qu'ils n'avaient pas le droit mais je voulais sortir. Alors j'ai signé.

Les traits de son visage durcissent au souvenir de ce moment. Je suis effarée, il me semble que moi, pas une seconde, je n'aurais pu survivre à cette pression.

– À un moment j'ai pensé à toi, murmure Aaron, mais j'ai vite arrêté parce que c'est ce qui aurait pu me faire craquer. Il fallait que je sois fort... pour toi.

Il y a un long silence. Aaron ferme les yeux, je caresse son torse tendrement.

– Et maintenant je suis là. Libre. En partie grâce à toi semble-t-il ? Miles m'a raconté vos témoignages, toi, Chase, Lucie... le VI^e amendement, et l'article. Joy, merci, dit-il en m'embrassant voluptueusement.

Je gonfle la poitrine, autant par un afflux soudain de sensualité que par fierté : à ma petite échelle, j'ai pu contribuer à sa libération. Mais une crispation passe sur le visage d'Aaron et il se détache de moi presque brutalement.

– Mais je te garantis que je trouverais le salaud qui a posté cette photo. Je suis sûr que c'est le même qui me menace.

D'un geste nerveux, il sort son téléphone de sa poche.

– Plus rien maintenant ? constate-t-il en regardant son écran. Alors que j'avais des messages haineux tous les jours jusque-là ?

– Mais tu ne m'avais pas dit que c'était à ce point !

Comme s'il voyait son adversaire en face de lui, Aaron se lève d'un bond. Ses yeux sont noirs de colère.

– Il ne sait pas à qui il a affaire, grogne-t-il.

Il marche de long en large dans le salon, je ne sais pas trop comment réagir, mais j’imagine qu’il a besoin d’expulser le trop-plein d’émotions contenues durant ces 36 heures d’interrogatoire. Les oreilles basses, Woody se glisse sous le canapé.

– Je te jure que quand je vais le trouver.

Il renfonce son téléphone dans sa poche et continue à arpenter la pièce. Sans que j’aie le temps de comprendre ce qui se passe, il donne un violent coup de poing dans le mur, affirmant ainsi à la structure même de la maison sa volonté d’écraser l’ennemi invisible. Aussitôt, un filet de sang apparaît sur les jointures de ses doigts, qu’il fixe l’air hagard. Je me lève pour aller vers lui. Mais je reste immobile, percevant à sa respiration qu’il cherche à reprendre le contrôle de lui-même.

– Aaron, dis-je en avançant doucement vers lui.

Le dos raidi de colère, il se dresse devant la fenêtre, l’air hostile, tout en massant sa main abîmée. Au bout d’un moment, il paraît se calmer.

– Excuse-moi, murmure-t-il. Je ne supporte pas de ne pas savoir qui c’est ! D’être impuissant face à ce lâche qui se planque derrière des messages anonymes.

Je me glisse derrière lui et passant mes mains autour de sa taille, je le serre tendrement contre moi. J’entends son souffle revenir lentement à la normale. Puis il saisit mes deux mains et les embrasse.

– Si tu n’étais pas là... murmure-t-il.

Il se retourne lentement et attrapant mes épaules, plonge son regard dans le mien.

– ...je crois que je deviendrais fou.

– Oh Aaron, dis-je en prenant son visage entre mes mains, j’étais tellement inquiète pour toi.

Il embrasse mon front, sa bouche est douce et chaude quand elle passe sur mes yeux, mon nez, mes joues. Mes lèvres cherchent les siennes. Notre baiser est fort, il me semble qu’il a un goût de sel, celui de la peur mais il a aussi la douceur du miel, le bonheur de pouvoir être à nouveau ensemble. Mon corps se love contre le sien, et les bras serrés autour de sa taille, je le respire, je le retiens et je chasse toutes mes peurs en repoussant les siennes.

Quand il m’embrasse une nouvelle fois, notre baiser est divin. Puis serrée contre lui, comme à l’abri de tout ce qui nous a fait si peur, je murmure.

– Tu es très important dans ma vie, Aaron, et...

Puis comme si les mots prenaient leur essor librement, je m’entends prononcer :

– Je t’aime, Aaron.

Le corps d’Aaron se contracte d’un coup, comme s’il s’était subitement transformé en statue de marbre. Même ses doigts sont glacés.

Aurais-je dû me taire ?

Mais comment taire ce sentiment si puissant qu’il s’échappe de mes lèvres, de mes mains, de mon corps pour aller vers lui ? Exactement comme l’eau qui réussit toujours à se frayer un chemin.

Aaron se recule et me retenant face à lui par les épaules, me fixe. Comme je baisse le nez, il relève mon menton du bout des doigts. Ses yeux magnifiques sont à présent couleur de jade, avec des petits éclats sombres, comme des cratères de volcans éteints. Mais ils sont surtout baignés de larmes.

– Qu’est-ce qui se passe Aaron ? chuchoté-je inquiète.

Est-ce que je l’ai blessé sans le vouloir ? Est-ce qu’il n’est pas prêt à entendre mon amour ? Est-ce que mes sentiments lui font peur ?

– C’est si... Je ne pensais pas que ça serait possible, hésite-t-il, jamais je n’ai ressenti ça. Un tel besoin d’être près de toi, ce manque physique quand tu n’es pas là.

Il me serre à nouveau dans ses bras.

– Mais quand tu es avec moi... Alors c’est vrai ? Après tout ce qui s’est passé, tu m’aimes ? dit-il d’un air éperdu.

Je l’embrasse tendrement.

– Tu crois vraiment qu’un scandale interplanétaire pourrait m’empêcher de t’aimer ? J’aurais été te chercher à la nage à Alcatraz, s’il l’avait fallu.

– Oh Joy, murmure-t-il, je me sens si bien avec toi. Et je...

Il ne finit pas sa phrase. Les mots restent en suspens entre nous. Il semble à la fois heureux, surpris et dépité, mais surtout incapable d’exprimer ce qu’il ressent au fond de lui. Comme si les mots pour dire l’amour étaient trop violents pour lui, trop déchirants, et sans doute trop chargés de ces émotions qu’il a si longtemps repoussées sous sa chape de contrôle.

Alors je suis émue que cet homme fort, solide, qui traite des affaires avec les plus puissants de ce monde, se retrouve timide et empêtré devant moi. Je me serre davantage contre lui pour le protéger de mon amour.

Pourtant Aaron, si tu savais ! Ce sont des mots simples, si doux à dire et à écouter.

– Joy, je...

– Moi aussi, lui dis-je tendrement en réponse à ce qu’il ne peut pas prononcer.

Je souris et l'embrasse encore, bouleversée car, si les mots n'arrivent pas à sortir de sa bouche, tout son visage, ses yeux, sa peau, ses mains, ses lèvres me disent qu'il tient à moi.

Et venant de lui, c'est énorme.

Je le prends comme une déclaration.

Je dois le laisser aller à son rythme. Il me semble qu'il a déjà fait tellement d'efforts et que pour moi – ou à cause de moi –, il a déjà accepté d'être chamboulé, bousculé, chahuté jusque dans ses secrets les mieux gardés.

– On a le temps, dis-je.

La vie entière j'espère.

Mais à nouveau sa détermination et sa volonté m'impressionnent.

– Ce que je veux te dire, reprend-il les sourcils presque froncés par la concentration, c'est que tu es vraiment quelqu'un d'extraordinaire, que tu comptes beaucoup pour moi et que j'ai besoin de toi.

Comment ne pas craquer devant tant de sincérité ? Même si d'autres pourraient le trouver maladroit ou insensible, moi je sais qu'il revient de loin. Et sur son visage tendu, je mesure tous ses efforts pour tenter de m'ouvrir son cœur. Et pour faire face à ses sentiments qui lui font si peur.

Mais pour moi, le plus important est ce que je comprends au-delà des mots : entre nous c'est fort.

– En fait, ce que j'essaie de te dire c'est que je...

Ding ding dong...

Un arpège de clochettes qui semblent tout droit échappées de l'enfer tinte alors à nos oreilles : le carillon de la porte d'entrée...

– Oh non, quoi encore ? gémissons-nous tous les deux en chœur.

Main dans la main, d'un pas solide parce que nous sommes ensemble mais tremblant d'appréhension, nous nous dirigeons vers la porte. J'ai le ventre serré mais la main ferme d'Aaron dans la mienne me rassure. Sans hésiter, Aaron ouvre la porte.

À partir de là, tout va très vite. Un type en bonnet marine d'où s'échappent des cheveux poivre et sel se jette sur Aaron et lui enserre le cou des deux mains en hurlant.

– Salaud ! Je vais te tuer, tu tripotes Lucie et maintenant tu couches avec ma fille ?

Une vieille colère tapie dans les soubassements de mon être se réveille brutalement. D'un geste furieux, je tire l'homme par le bras en manquant d'arracher sa manche.

– Papa, crié-je.

4. Ouvre l'œil, princesse

Le terme « papa » m'écorche presque la bouche tant je n'ai pas appelé l'intéressé ainsi depuis longtemps, et il est tellement chargé de chagrin et de frustration qu'il me fait mal dans tout le corps.

Lâchant sa prise autour du cou d'Aaron, mon père essaie maintenant de se défaire de Woody qui, depuis que la porte s'est ouverte, a pris la défense d'Aaron en mordillant les mollets de l'attaquant.

– Mais tu es complètement malade !

– Non, me répond-il dignement en remettant sa veste en place sur son épaule, tu ne le sais pas, mais ce type est...

– Ce type s'appelle Aaron et c'est l'homme que j'aime.

Sic

Mon père ouvre de grands yeux ébahis et avec un demi-sourire, Aaron s'incline cérémonieusement pour saluer mon géniteur.

– Et il est innocent, continué-je. Alors tu ferais bien de mettre tes fichiers à jour et surtout d'arrêter de te prendre pour le chevalier blanc qui a traversé l'Atlantique pour régler mes problèmes, alors que tu ne t'es jamais préoccupé de ce qui pouvait bien m'arriver pendant les seize dernières années.

Maintenant les bras ballants, l'air pitoyable, mon père me regarde éberlué.

– Alors tu vois, conclus-je la main sur la porte, le redresseur de tort qui a une montée tardive de sentiment paternel, eh bien, il va rentrer tranquillement chez lui ! Parce qu'il a plus de quinze ans de retard !

Et bousculant Aaron qui recule surpris, je repousse mon père sur le palier extérieur avant de lui claquer la porte au nez.

– Tu ne peux pas faire ça, Joy, dit Aaron d'une voix apaisante.

– Et pourquoi non ?

Je fixe Woody qui grogne le museau contre la porte : le fait qu'il soit solidaire en manifestant son désaccord avec l'arrivée intempestive de mon père me conforte dans ma position hostile.

– Parce qu'il est là pour toi.

– Je me fous de ses motivations. Ce type est un détraqué, réglé sur le mode retard.

– C'est ton père, intervient Aaron.

– C'est lui qui le dit.

Quand Aaron se retient de rire, je comprends que, émotion aidant, mon vocabulaire et mon argumentation sont en train de plonger en mode puéril. Son sourire amusé me détend un peu.

– Votre parenté me paraît difficilement contestable. Si on vous met côte à côte, la ressemblance est évidente ; vous avez les mêmes yeux, les mêmes pommettes, les mêmes taches de rousseur sur le nez.

– Mmm, grommelé-je, je suis flattée que tu trouves que mon père me ressemble...

Aaron éclate de rire.

– Génétiquement et chronologiquement, l'hérédité, ça marche plutôt dans l'autre sens.

– Je préfère voir les choses à ma façon, répliqué-je butée mais attendrie par le mal qu'il se donne pour me ramener à la raison. Et puis être mon père ne l'autorise pas à venir te sauter dessus un dimanche soir pour t'étrangler.

– C'est vrai que côté présentations officielles, on aurait pu faire plus traditionnel, soupire Aaron avec un air songeur.

– Arrête de plaisanter, je suis sérieuse.

– Moi aussi. Parce que, sur le fond, ton père n'a pas tort.

– Oh non, m'écrié-je d'un ton faussement alarmé, ne me dis pas que tu étais véritablement en train de peloter Lucie !

Aaron pouffe. Ses yeux brillent, malicieux puis ils prennent une teinte argentée, qui me fait penser à du métal.

– Moi, si j'avais vu une photo comme ça et qu'elle risquait de te causer des ennuis, je serais allé directement casser la gueule du gars de la photo.

– Ah oui, dis-je intéressée, tu aurais fait ça ?

– C'est bien simple, Joy : si quelqu'un te faisait du mal, je l'écraserais.

Mon cœur se met à battre comme s'il voulait sortir de ma poitrine pour aller voleter autour de nous. Aaron me prend dans ses bras et me berce longuement contre son torse.

Sa réaction me touche profondément parce qu'elle est une nouvelle preuve qu'il tient à moi. Mais concernant le sursaut protectionniste de mon père, je suis plus surprise.

Alors il aurait vraiment voulu prendre ma défense ?

Un souvenir lointain remonte soudain dans ma mémoire. « Et s'il y avait des monstres cachés dans la maison et qu'ils voulaient me prendre ? » lui demandais-je quand j'étais petite au moment de me coucher. Inlassablement il répondait « je serai toujours là pour te défendre ».

Pendant tout ce temps, j'ai cru qu'il avait oublié sa promesse.

Alors aujourd'hui, même s'il s'y prend très mal, même si je suis adulte et ne crois plus aux monstres, sa présence et sa tentative d'intervention musclée me font soudain chaud au cœur. C'est

grâce à Aaron qui, décidément, réussit à me faire voir les choses autrement... Si bien que même la maladresse proche du ridicule de mon père parvient à me faire sourire.

Caressant mon dos, Aaron dit de sa voix chaleureuse à laquelle je ne peux résister.

– Tu ne crois pas que vous devriez vous parler, seize ans de silence ça fait long, non ?

À ces mots, je comprends que je suis restée coincée plusieurs années en arrière. Face à mon père, je suis toujours la petite fille qui s'est sentie abandonnée, seule avec sa souffrance, sa colère et son incompréhension.

Il est peut-être temps de passer à l'âge adulte...

– OK, dis-je avec le sentiment de faire un énorme pas dans le temps et dans l'évolution humaine.

Enfin la mienne, qui vient d'avancer en quelques minutes de 8 à 24 ans !

Quand j'ouvre la porte, mon père est assis sur les marches, la tête entre les mains, le dos voûté.

– Papa, appelé-je doucement, comme pour me réhabituer à ce mot.

Il tourne son visage vers moi. Un mélange de résignation, d'inquiétude puis d'espoir se lit dans son regard bleu posé sur moi.

– Et si tu entrerais ?

Il se relève en s'appuyant sur le côté. Silencieuse, je m'efface pour le laisser pénétrer dans la maison. Avec un geste accueillant, Aaron lui propose d'enlever son manteau. En observant mon père debout dans l'entrée en train de déboutonner sa veste, je le trouve vieilli. Il y a des taches brunes sur ses mains à présent ridées.

Où est passé l'homme fringant et conquérant de ma jeunesse ?

Un peu gauches, enfin surtout mon père et moi, nous nous installons autour de la table basse. Après nous avoir servi un verre, Aaron allume un feu dans la cheminée. De quoi rendre l'atmosphère un peu moins glaciale, car ni mon père ni moi ne savons par où commencer.

Dans mon souvenir, il était bavard, presque trop et le voici à présent silencieux. Installé en face de moi, il ne cesse de me dévisager et la présence d'Aaron qui s'active autour de nous me fait oublier le léger malaise qui plane. Revenant s'asseoir à côté de moi, Aaron lance la conversation en s'intéressant au travail de mon père et à ce qui l'amène à New York. Mon père se détend en parlant de ce qu'il aime.

– Je fais régulièrement des photos pour la revue *Pink*.

– La plus pointue de toutes les revues fashion, expliqué-je à Aaron.

Mon père penche la tête sur le côté, l'air gêné, comme si le prestige de cette revue n'avait pas d'importance.

– Mais je travaille surtout sur une série de portraits qui seront exposés à Paris, Berlin et Londres. Tous les bénéfices iront à une ONG qui s'occupe de familles de migrants.

Tiens ? Je l'imaginai trop égocentré pour avoir ce genre d'engagements...

Il regarde autour de lui : son regard s'arrête sur le tableau de Hopper. Puis glisse sur le reste de la pièce avant de revenir vers nous. Aaron me sourit.

– Vous êtes collectionneur ? s'intéresse mon père dont le regard bleu pétille particulièrement.

– Disons que j'aime l'art.

– C'est une bonne chose, sourit mon père. Vous en vivez ?

– Non, ce n'est pas mon métier. Je suis associé dans une société qui crée et gère des actifs immobiliers à l'international, explique Aaron.

– Oh, financier et bâtisseur, fait remarquer mon père. Stan m'a parlé de vos croquis... plutôt talentueux paraît-il.

– J'ai un jour eu des velléités d'être artiste, dit Aaron sur le ton de la plaisanterie.

La tonalité de sa voix n'échappe pas à mon père qui l'observe longuement.

– Ce n'est pas forcément un métier que je recommanderais pour la tranquillité d'esprit, mais pour tout le reste oui, sourit mon père.

– J'y penserais si un jour j'envisage une reconversion, sourit Aaron. Et je serais ravi d'en reparler avec vous.

Sans répondre, mon père acquiesce.

– Je vous laisse avec votre fille maintenant, conclut Aaron en se mettant debout.

– S'il te plaît, dis-je en retenant son poignet, reste.

Le regard de mon père se pose sur nos mains réunies. Il pose son verre lentement.

– Je comprends que tu m'en veuilles, Joy. Mais je voudrais aujourd'hui t'expliquer.

Mordant mes lèvres, je tique à ce mot.

– Oh ! pas me justifier, ajoute-t-il comme s'il avait entendu mes réticences, mais te raconter ce qui s'est passé. Ta mère et toi avez souffert, moi aussi d'une autre manière. Et le fait est que je n'ai pas été présent pour toi.

– On est d'accord, dis-je d'un ton qui me paraît trop aigre.

Mais c'est peut-être un bon début.

– Ma décision de partir n’a pas été si facile tu sais. Tu étais petite, tu ne t’enes peut-être pas rendu compte, mais ta mère et moi, ça devenait difficile. Ma carrière décollait, j’étais très demandé, je commençais à voyager pas mal, des commandes ici, là, tout le temps, je sortais beaucoup, je voyais des gens non-stop. J’avais fait une expo qui avait bien marché dans une galerie à Soho. À cette époque, ta mère travaillait encore au *Elle*, mais elle voulait tout arrêter. Passer à une vie moins superficielle, disait-elle. On s’était rencontrés une douzaine d’années avant, c’est elle qui m’avait fait travailler sur un de mes premiers éditos, quand personne ne me connaissait. Elle avait misé sur moi en quelque sorte, ajoute-t-il avec un sourire ému. Et puis tu es arrivée...

Perdu dans ses souvenirs de jeunesse, il se tait un instant.

– Je n’ai jamais été aussi heureux que toutes ces années-là, on était insouciant, libres, complètement irresponsables sans doute, on t’emmenait partout, sourit-il. Et puis, je ne sais pas ce qu’il y a eu, mais ça n’a plus fonctionné aussi bien entre ta mère et moi. Mon boulot prenait tout mon temps et toute mon énergie. On se disputait, elle ne venait plus avec moi aux soirées, aux vernissages... Et puis un jour, on m’a proposé ce job en France pour *Vogue*. Ta mère ne voulait pas quitter les États-Unis, à cause de toi, de ses amis, de son travail...

– Ah bon ?

Mais moi j’aurais peut-être été partante pour déménager en famille en Europe !

– Elle m’a demandé de choisir, reprend mon père.

Ce n’est pas tout à fait la version maternelle.

J’ai toujours entendu ma mère dire que mon père était parti parce qu’il s’ennuyait avec nous, et c’est encore à ce jour la thèse officielle. C’était donc plus compliqué que ça.

Il faudra sans doute que j’aie une petite discussion avec ma chère maman.

– Ma carrière ou ma famille, conclut mon père d’une voix triste.

Devant moi, il semble se tasser dans le canapé. Ses épaules s’arrondissent, ses yeux se baissent sur ses mains. L’air absent, il fait tourner son verre entre ses doigts. Le silence nous emmure chacun de notre côté.

Parviendrons-nous un jour à le briser ?

De peur d’éclater en sanglots ou en colère et sentant que je suis incapable de gérer les sentiments contradictoires qui se bousculent en moi, je ne peux que fixer mon père sans un mot. Quand il lève à nouveau le regard, je hoche la tête lentement, pour essayer de lui montrer que je comprends.

Car oui, je comprends que la façon dont mes parents ont traversé ce moment n’a rien à voir avec l’histoire que je m’étais racontée enfant. Que ce n’était pas aussi simple que « le méchant papa quitte joyeusement sa femme et son enfant pour aller photographier les filles à Paris ». Que j’étais trop

petite pour comprendre ce que pouvait être les coulisses d'un couple et d'une famille : un équilibre fragile.

Mes deux parents ont dû être déchirés et l'un comme l'autre, ils ont assumé au fil des années leur version et leur responsabilité dans cette séparation. Avec le temps, chacun a trouvé ses propres méthodes, plus ou moins illusoires, pour repartir et se dire qu'il avait fait le bon choix. Mon père en bossant comme un dingue et ma mère en épousant une vie bio et potagère loin de New York.

Sans interrompre nos pensées, Aaron caresse ma main avec tendresse. Est-il gêné par la confession de cet inconnu assis dans son salon ? En observant Aaron, je ne peux m'empêcher de penser à ce que lui choisirait en pareille situation...

Et moi, qu'aurais-je fait à la place de mes parents ?

– Je ne voulais pas abandonner tout ce pour quoi je me battais depuis des années, reprend mon père au bout d'un long silence. Au moment où je commençais à être le photographe que tout le monde demandait, je ne pouvais pas arrêter.

En pleine ascension... Mais jusqu'où peut-on aller pour sa carrière ?

– Alors j'ai choisi.

Sa voix se brise.

– Si tu savais comme je m'en suis voulu.

Tiens ? Je n'avais jamais envisagé qu'il ait pu éprouver le moindre remords.

– Et puis la vie a repris le dessus. En Europe, je bossais sans cesse, ça n'arrêtait pas, c'était grisant, excitant. Comme si le monde s'ouvrait pour moi. C'était extraordinaire. Petit à petit je n'ai plus pensé à essayer de vous revoir ; je me suis dit que tu m'oublierais.

Alors que depuis tout à l'heure je l'écoute sans l'interrompre, là, je hurle presque.

– Tu crois vraiment qu'on peut oublier son père comme ça ?

Son visage se fend d'un rictus embarrassé.

– Non, mais je voulais le croire. Aujourd'hui, je me dis que si je travaillais tout le temps c'était pour éviter de penser. À ce que j'avais laissé derrière moi, soupire-t-il.

– Mais ça ne t'est jamais passé par la tête d'appeler, écrire, venir ?

– Si. Puis le temps a passé, et je n'ai plus osé. Tu étais devenue ado, que t'aurais-je dit ?

– Tu aurais pu essayer au moins... marmonné-je.

Quand je me souviens de la fureur que la simple évocation du mot « père » provoquait en moi à l'adolescence, je ne crois pas que je l'aurais reçu avec les honneurs nécessaires...

– Et entre-temps, j’avais rencontré Julie, et Pauline était née.

Je me hérисse en entendant ce prénom.

– J’aimerais que tu la rencontres un jour. Elle est très amie avec Lucie tu sais.

– J’ai appris ça, grommelé-je en me souvenant de ma méprise sur l’identité de ma demi-sœur.

Il me regarde étrangement, comme s’il cherchait un signe sur mon visage.

– C’est étrange mais quand j’ai vu Lucie la première fois à la maison, elle devait avoir 5 ou 6 ans, elle m’a tout de suite fait penser à toi : le même genre de petite fille, espiègle, drôle, hypersensible. Pauline est plus réservée, comme sa mère.

Bon, il ne va pas me caser sa Pauline à chaque phrase...

– Quand Lucie a choisi d’être mannequin, je l’ai fait travailler. Ses parents étaient en province, elle était seule à Paris, un peu abandonnée. Je m’en suis beaucoup occupé.

C’est plutôt à son honneur...

– Ces derniers temps, j’ai eu un peu de temps pour me poser. L’avantage de la célébrité... je choisis mes clients maintenant.

Un sourire triste passe sur ses lèvres.

– Et depuis quelque temps, je réfléchis à ma vie, à ce que je suis devenu, à ce que j’ai fait de bien, aux gens que j’aime.

Son regard se pose sur moi, plus bleu que jamais.

– Il y a quelques mois, en écoutant Lucie me parler de ses parents qui lui manquent, j’ai compris qu’en ayant été très présent pour elle, je tentais de combler une absence, à la fois en elle mais aussi en moi.

Alors il a fallu la souffrance d’une autre petite fille dans un autre pays pour te faire réaliser ?

J’ai la gorge serrée et des larmes piquent mes yeux. Aaron serre ma main. À nouveau, le regard de mon père se pose sur ce geste.

L’œil du photographe...

– Joy, je sais que je n’ai pas été un bon père. Mais malgré tout ce que je n’ai pas fait, tu es ma fille.

– J’aurais aimé grandir avec un père, murmuré-je, la voix encombrée de sanglots.

Ce n’est pas un reproche, c’est une douleur. Une vieille douleur.

Aaron passe un bras autour de mon épaule. Je me blottis contre son torse et fixe tristement celui qui a été le premier homme de ma vie : mon père.

– Je te prie sincèrement de me pardonner, dit ce dernier d’une voix sourde.

Y arriverais-je ? Parviendrais-je à dépasser cette colère qui remue encore en moi ? Les yeux mi-clos, je pense à Kirsten et à sa rancœur, je pense à Aaron qui a dû vivre après la mort de ses parents, à Chase qui a tout perdu. « J’ai haï le monde entier », avait-il dit.

Moi je n’en ai voulu qu’à l’homme assis en face de moi.

Seize années d’absence pèsent lourd dans une vie de vingt-quatre. Finalement j’ai passé les deux tiers de ma vie sans lui, alors qui sommes-nous l’un pour l’autre ? Père et fille sur le papier... mais il me semble que nous sommes aujourd’hui deux étrangers qui se seraient croisés il y a longtemps.

– Je ne crois pas que l’on puisse rattraper le temps perdu, dis-je au bout d’un moment.

– Je voudrais te connaître, dit simplement mon père en plantant ses yeux bleus dans les miens. En tout cas, tu es comme je t’imaginai : belle, vive et avec du caractère.

Aaron acquiesce en serrant davantage mon corps contre le sien. Ma tête posée sur son épaule, j’ai l’impression de m’appuyer contre un arbre, solide et majestueux et de m’y abriter.

– Je ne sais pas si j’y arriverai. Il me faudra du temps, dis-je en pensant tout à coup que mes mots sont identiques à ceux que Kirsten a prononcés quand nous nous sommes revues.

Combien de temps faut-il pour pardonner une trahison ?

– Je comprends, dit-il en se redressant pour partir.

Je me lève à mon tour, le cœur lourd de nostalgie : arriverons-nous à construire une relation malgré l’immense no man’s land entre nous ?

– Je suis là pour plusieurs jours et je viens souvent à New York, ajoute-t-il.

Je souris, comprenant qu’il fait un effort pour ne pas me bousculer. Devant la porte, il triture son bonnet entre ses doigts. Aussi mal à l’aise que lui, je lui tends la main. Il me regarde étonné, puis il saisit mes doigts par en dessous et incline son buste en claquant des talons.

Comme ces baisemains qu’il me donnait le matin devant l’école en disant « Ouvre l’œil, princesse ».

5. Trois petits mots

Au bord des larmes, je referme la porte. J'ai l'impression que toute mon enfance reflue comme un torrent et que je ne sais plus distinguer les souvenirs heureux des mauvais. Tout me fait pleurer. Aaron me prend dans ses bras et m'embrasse en lissant mes cheveux.

– Tu peux être fière de toi.

Je me laisse aller contre son corps et murmure.

– Je n'aurais jamais rouvert la porte si tu n'avais pas été là...

Je suis contente de l'avoir fait. Et heureuse que mon père ait rencontré Aaron et qu'il ait vu que nous formions un couple.

– Même si ça t'a coûté, tu as été vraiment bien avec lui.

– Je suis à bonne école avec toi.

Je l'embrasse tendrement pour le remercier d'être là.

– Tu es un homme extraordinaire, Aaron. Tes parents seraient fiers de toi.

À ces mots, le corps d'Aaron tout entier semble se rétracter, exactement comme un animal rentre dans sa coquille. Je prends son visage entre mes mains. Sa fossette a disparu et une ride verticale creuse son front.

– Aaron, dis-je en fixant ses yeux qui ont à présent la couleur sombre d'une forêt de sapins, tu es un mec bien. Tu ne peux pas t'en vouloir toute ta vie.

Il fixe le vide de ce regard égaré que j'ai déjà vu.

– Écoute, tu avais le droit de choisir qui tu voulais devenir. OK, tes parents ont insisté pour que tu suives leur choix, mais tu n'es pour rien dans ce qui est arrivé. Tu m'entends ? dis-je en le secouant presque.

Ses cils battent plusieurs fois, comme affolés par la lumière.

– Regarde-toi, tu peux être fier de ce que tu fais : tu as aidé Chase, tu as été là pour Kirsten, tu es là pour moi... Tu ne peux pas rester bloqué dans le passé. Reviens.

Sous-entendu : viens avec moi, je suis là et je t'aiderai.

Il hoche la tête et pose ses lèvres sur mon front, comme s'il réfléchissait.

– Qui de nous deux a dit qu'on en avait fini avec la culpabilité ? finit-il par demander avec un sourire, en écho à une précédente conversation.

– Tu l'as dit, et je suis entièrement d'accord.

Mais le sentiment de culpabilité est tenace. Il rôde, jamais totalement éteint, à l'affût des failles, toujours prompt à se glisser dans les interstices, à chacun de ces petits moments où l'on doute de soi et de sa capacité à être quelqu'un de bien.

Même mon cher papa que je croyais dépourvu de toute capacité à éprouver regrets et remords s'en veut...

Mais je suis assez contente de moi finalement. Car moi qui lui en voulais monstrueusement, j'ai été capable d'adresser la parole à mon père sans l'accabler d'injures.

Je fais des progrès !

Et c'est grâce à Aaron. En l'embrassant à nouveau, un sentiment étrange m'envahit : il me semble avoir grandi de l'intérieur. Et mon cœur désormais un peu plus adulte se remplit d'admiration et d'amour pour l'homme que je serre contre moi.

Le téléphone d'Aaron interrompt notre baiser passionné.

– C'est mon avocat, me dit-il avant de répondre. Il faut que je le prenne.

J'en profite pour envoyer un message à Kirsten.

[Aaron est libre !!! TVB]

[Et tiens-toi bien : j'ai reparlé à mon père ce soir !]

C'est quand même le truc le plus improbable qui pouvait arriver. Non, en fait, c'est un élément incroyable parmi les trucs complètement improbables qui se sont passés ces derniers temps...

[Bonnes nouvelles x 2 = GÉNIAL !!!]

[:-) Tout rentre dans l'ordre mais tu me manques. Prends soin de toi.]

[Toi aussi. Bizz]

Aaron a un air sombre quand il raccroche.

– Mon avocat insiste pour que je quitte New York une petite semaine. D'après lui, ça risque de continuer quelques jours côté médias, et il préfère que je sois loin, tant que cette histoire de menaces n'est pas tirée au clair.

Je fais une petite moue compréhensive.

– Alors tu vas partir ? dis-je en pensant que nous allons encore être séparés.

Aaron hoche la tête.

– Mon avocat affirme, je cite, que « tous les protagonistes de cette affaire doivent se tenir éloignés de la tempête médiatique tant que les éléments perturbateurs ne sont pas identifiés et stabilisés ». Il affirme qu'un séjour dans une maison isolée à la campagne nous ferait – toi et moi, et rien que tous les deux–, le plus grand bien !

Nous ? Tous les deux ?

La chute de sa démonstration me laisse interloquée.

– Mais mon boulot ? Je ne peux pas faire ça à Abby, dis-je attristée.

Surtout maintenant qu'elle a pris fait et cause pour moi face à Léo et aux menaces non voilées de ce dernier de me virer au moindre problème.

L'air amusé, Aaron tapote à nouveau sur son téléphone puis porte le mobile à son oreille en me regardant.

– Léo, dit-il à son interlocuteur.

Il appelle Léo Loomis à cette heure-ci ?

– Oui enfin, je suis sorti. Merci, éprouvant... Mes avocats conseillent une petite mise au vert sans tarder, avant que la presse à scandale ne débarque chez moi... ou chez Idol, ajoute-t-il l'air innocent.

Ayant récemment pris la mesure de la détestation de Léo pour tout tumulte autour d'Idol, j'imagine ses cheveux se dresser sur sa tête à cette idée.

– Histoire d'éviter les ragots de traîne et les curieux de dernière minute... Ah vous y aviez déjà pensé pour Lucie. Oui, c'est évident, la jeune mannequin a droit à quelques jours de repos.

Pauvre de moi, il va falloir annuler tous les rendez-vous pris pour elle...

– Mais Joy aussi doit s'éloigner, non ? suggère-t-il de sa voix mélodieuse.

C'est impossible : Abby a besoin de moi !

– Parfait, jusqu'à dimanche prochain, oui ça me paraît nécessaire pour elles deux... Entendu, je lui transmets. À bientôt.

Comme je le regarde bouche bée, Aaron m'entraîne par la main vers l'escalier.

– Fais ta valise, chérie, on y va ! dit-il avec un clin d'œil.

J'éclate de rire en lui sautant au cou avant de le suivre dans les marches. Un SMS qui vibre sur mon portable m'arrête dans mon élan.

– Oh non ! Abby, gémis-je avec une grimace.

Je tremble, pressentant qu'elle ne va pas être d'accord.

[Repos bien mérité. Merci d'avoir contribué à stopper la rumeur]

Alors elle n'est pas furieuse ?

[PS : Stan Oscar a déjà tout oublié. Il est devenu le défenseur N°1 de Lucie sur Twitter]

Intriguée, je regarde le compte perso du couturier. En effet, #LucieLavigneMyHero est devenu son credo. Et sur les réseaux, la jeune mannequin est devenue la passionaria du mannequinat propre et sans reproches !

La capacité de Stan Oscar à saisir toute opportunité est un atout non négligeable dont nous n'avions pas tenu compte...

[PS 2 : Vais-je arriver à gérer Lucie aussi bien que toi ?;-)]

J'en ai le souffle coupé. Venant d'Abby, le compliment sous-jacent contenu dans la question est une véritable reconnaissance. Et la meilleure réponse qui me vient est :

[MERCIIIIII]

– D'où te vient cet air réjoui ? me demande Aaron.

Comme je lui explique, il joue l'offusqué.

– Et moi qui croyais que c'était ma proposition de séjour à la ferme qui te faisait cet effet...

Je me jette sur lui pour l'embrasser, manquant de le renverser dans l'escalier tellement je suis excitée.

– Idiot, lui dis-je, on va où d'ailleurs ?

– Au bord d'un lac près du Hudson... dans une petite maison.

– Elle est à toi ?

– Oui, avoue-t-il avec cet air gêné qui m'attendrit à chaque fois qu'il est question de ses privilèges de richissime beau garçon.

– C'est un endroit magnifique, mais... je n'y suis jamais allé.

– Tu l'as achetée sur catalogue ? dis-je éberluée par un mode de consommation incongru que j'attribue au fait d'être très riche. Et tu en as beaucoup des comme ça ?

Il hausse les épaules.

– Ça me ferait très plaisir d’y aller et de découvrir les charmes de cette maison avec toi.

Un peu tarabiscoté comme expression de ses sentiments mais j’accepte. Et l’idée que ce soit la première fois de quelque chose avec lui me semble symbolique et plein de promesses.

– OK, dis-je, je veux bien être cobaye.

– Je testerai tout avec toi.

Je fais ma valise en cinq minutes chrono avec l’impression qu’une nouvelle énergie vient de m’être injectée dans le sang. Quand Aaron s’installe au volant d’un énorme Range Rover que je ne lui avais jamais vu, je soupire en pensant à tout ce que j’ai encore à découvrir de lui : maisons, voitures, mais plus que l’aspect matériel – fort agréable au demeurant –, ce qui me plaît, c’est de découvrir les multiples facettes de cet homme au fond si secret.

Et j’ai l’impression de déjà toutes les aimer...

– C’est la première fois que tu n’as pas de chauffeur, lui dis-je.

– C’est les vacances pour tout le monde non ? Lui aussi a droit à des congés, dit-il avec un sourire.

Très à l’aise, Woody s’étale sur la banquette arrière. Tandis que nous filons sur l’autoroute pour quitter New York, j’envoie un message à Lucie.

[Je vais à la campagne avec Woody, ne t’inquiète pas, je te le ramènerai en pleine forme.]

[Tu pars avec Aaron ?]

Je souris toute seule en regardant les autoroutes s’entrelacer comme des bras qui se cherchent.

[Oui !!!! Et toi, comment vas-tu ? Quel est le programme de tes vacances ?]

[Grasses mat toute la semaine, musées, spectacles !!!!]

[Tout ça avec Abby ? Wooouuu !]

[Mmmm. Ou avec Bianca et Alba j’hésite :-p]

Soudain, je me dis qu’elle sait sans doute que mon père est à New York et qu’elle n’ose peut-être pas m’en parler.

[J’ai discuté avec mon père hier soir : j’ai compris des trucs. Il reste un peu à NY, tu vas le voir ?]

[Oui. Je suis trop contente pour toi !!!]

Je l’imagine battant des mains comme elle sait si bien le faire.

Aaron allume la radio. bercée par la musique, bien calée dans le fauteuil de cuir confortable, je somnole rapidement, le regard perdu sur le paysage qui défile. Quand je me réveille, la voiture serpente dans des routes de montagne encadrées de sapins.

– On y est dans cinq minutes, me dit Aaron d'un ton réjoui.

Quand il gare le 4 x4, je ne vois d'abord que le lac. Dans la nuit, il paraît immense et argenté à cause de la lune qui se reflète dedans. Posée au bord de l'eau, la « petite » maison est sublime et plutôt monumentale : une longue forme géométrique quasiment posée sur le lac, des terrasses de bois comme des ponts de bateau, une longue baie vitrée ouvrant à l'infini sur l'horizon... L'intérieur s'éclaire tout seul dès que nous approchons mais plus rien ne m'étonne quand je suis avec Aaron. Dans la magnifique pièce centrale qui semble suspendue au-dessus de l'eau, un feu de cheminée crépite. Des plaids de cachemire, des coussins moelleux et des tapis de peau donnent immédiatement envie de se laisser aller à cette ambiance douce et chaleureuse.

Sur la table, deux verres et une bouteille de champagne nous attendent.

Magique...

Avec Aaron, j'arrête de me poser la question du comment et du possible : la magie fait partie de la vie courante !

– J'en ai fait préparer ici pour notre arrivée. On n'a pas eu le temps de le boire l'autre soir, dit Aaron qui a noté mon regard stupéfait.

– Ça ne nous a pas porté chance, murmuré-je en me maudissant de revenir sur ce mauvais moment qui devrait rester et restera derrière nous.

– Si tu veux mon avis, il est bien meilleur aujourd'hui.

Il débouche la bouteille puis ajoute presque avec nonchalance en remplissant les coupes.

– Par ailleurs, la police ne pourra jamais nous trouver ici. Les GPS ne passent pas... À propos, j'avais oublié de te dire : il n'y a pas de réseau. Si tu veux téléphoner, c'est à 5 kilomètres.

– Comment tu vas faire ? demandé-je surprise qu'il envisage sereinement de passer quelques jours sans ses sacro-saints téléphones.

– J'irai au village si je suis en manque. Mais je crois qu'une petite semaine off line me fera du bien.

– Une cure de désintox quoi...

– Oui. Ce week-end mouvementé m'a permis de me rendre compte que je suis complètement dépendant.

– Eh bien, quel constat, dis-je, amusée de voir qu'il prend conscience de son addiction à la téléphonie.

– Mais ce n'est pas du tout ce que tu crois...

Il me tend une coupe étincelante de fines bulles rosées.

– Je suis accro, sourit-il en levant son verre dans ma direction, à la plus merveilleuse des femmes : celle que j’ai la chance et le bonheur d’avoir près de moi ici ce soir.

L’émotion me serre la gorge.

– Bonheur partagé, réussis-je à murmurer.

– Je tiens à toi, Joy, murmure Aaron en passant son bras autour de mon épaule.

Je fonds littéralement sur place. Pour ne pas vaciller, je me serre contre son corps. Nous fixons tous les deux la lune qui répand sa lumière blanche et vaporeuse. J’ai l’impression de flotter dans un paysage surnaturel.

Honnêtement, qui garderait les pieds sur terre quand l’homme le plus fabuleux, beau et sexy du monde vous dit qu’il s’est attaché à vous ?

Une petite voix critique me susurre qu’il n’a pas dit qu’il m’aimait. Juste qu’il tenait à moi…

Chut !

Il porte sa coupe en direction du lac qui scintille devant nous.

– Regarde comme c’est beau. Bien plus beau que sur les photos du catalogue, rit-il. Quand j’ai acheté cette maison, je m’étais dit que j’y viendrais avec une personne qui serait importante pour moi. Ce moment est venu : tu es là.

J’avale une gorgée de champagne pour essayer de calmer mon cœur qui s’emballe. Mais pourquoi le calmer ? Pourquoi ne pas lui laisser libre cours et exprimer ce qui le remplit de joie.

– Je suis si heureuse d’être là avec toi, murmuré-je.

Il hoche la tête puis il tourne son visage vers moi. Nos lèvres se rapprochent lentement, nos bouches s’appellent et nos mains se tiennent.

– Je t’aime Aaron.

Il ne répond rien, il me sourit simplement. Puis il pose ses lèvres sur les miennes.

Sans prononcer ce je t’aime qui me comblerait.

J’anéantis aussitôt la minifrustration qui cherche à pointer son nez dans la plénitude de ce moment. Notre baiser, long, voluptueux, rempli de désir et de sérénité m’y aide tout naturellement.

Nous sommes si bien l’un avec l’autre… proches, unis, accordés.

Alors, que sont trois petits mots face à la félicité intense que j’éprouve ce soir ? Que sont les paroles face à ce profond sentiment de connivence et de complicité ?

Quand Aaron m'embrasse à nouveau, ses yeux sont comme le lac devant nous : profonds, brillants et mystérieux.

– Viens, dit-il en saisissant la bouteille et en m'entraînant vers la véranda qui avance sur l'horizon comme une proue de navire.

Même si nous sommes à l'intérieur, le parfum des épicéas monte de la forêt de pins auquel se mêlent les senteurs boisées de l'eau de toilette d'Aaron. Un délicatement bruissement d'eau provient d'un immense jacuzzi fumant. Aaron me fait avancer puis ôtant du bout du pied sa basket, il trempe ses orteils dans l'eau.

– Les bulles sont à température !

Le champagne qui m'enivre un peu, le jacuzzi qui bouillonne et la parenthèse fabuleuse de ces petites vacances avec Aaron me semblent déjà former une immense bulle de joie autour de moi.

Je pose mes lèvres sur les siennes. Ce soir, notre baiser a une saveur sauvage.

– J'ai rêvé de ce moment où je pourrais enfin t'embrasser, dit Aaron en saisissant mes hanches.

Les mains autour de ma taille, il plaque mon corps contre le sien. Je tangue sous l'impétuosité de son geste, mais ses bras me retiennent. Ils m'enlacent si fort que mon souffle a du mal à rester serein.

Ce qui a aussi à voir avec mon état d'excitation...

Nous nous embrassons longuement. Les yeux dans les yeux, pris dans un même mouvement, comme deux équilibristes en mesure, nos corps se cherchent et s'épousent à chaque oscillation. Quand nos bouches se quittent puis se reprennent, nos respirations raccourcissent, nos cœurs pulsent, tout en nous s'organise sur un même rythme : celui du désir qui monte. Très vite, le sexe d'Aaron durcit et roule sous mon ventre à chaque pression de mon bassin.

J'aime qu'il me fasse sentir son envie de moi.

S'il peut percevoir la chaleur torride qui se répand sur chaque millimètre carré de ma peau, il sait que cette envie est partagée. Mais en a-t-il besoin pour s'en rendre compte ? Car ma bouche qui le dévore, mes reins qui se cambrent et mon ventre tendu expriment sans l'ombre d'un doute ce que je veux : lui.

Pendant un long moment, nos lèvres ne se quittent pas, entre baisers, murmures et paroles tandis que nos mains explorent la surface de nos corps, à la recherche des courbes et lignes familières. Nos vêtements me semblent une barrière, je voudrais que nous soyons déjà nus, chairs contre chairs.

Soumises à la même urgence, ses mains glissent sous mon pull. Sitôt qu'il effleure ma peau, je gémis en renversant la nuque.

– Quand j'étais séparé de toi, je pensais au moment où je pourrais te déshabiller, murmure Aaron d'une voix grisante.

J'ondule contre lui, comme caressée par ses mots. Envoûtée par ses mains qui progressent sur ma chair et l'embrasent. À leur passage, ma peau devient moite, comme si elle se couvrait d'une fine rosée de désir.

– Je m'imaginai enlever ton pull, dit-il en enserrant mes côtes juste sous la soie de ma lingerie.

Il fait courir un doigt de chaque côté sous l'élastique avant de défaire lentement l'attache qui retient la dentelle dans mon dos.

– Griffer, dégrafer, caresser...

Ma poitrine libérée, comme si elle n'attendait que ce moment, enfle et s'épanouit. Je prends une profonde inspiration.

– Sentir tes seins éclore sous mes paumes.

Joignant le geste à la parole, il pose alors ses mains sur mes chairs et les entoure, flatte les volumes, caresse les bombés puis joue avec les pointes. Ses doigts pincent, roulent, taquinent et ensèrent.

Je crois que je vais rugir de plaisir.

– Apercevoir la grâce de tes mouvements, les attaches de tes épaules, la finesse de tes bras, annonce-t-il en faisant glisser mon pull vers ma tête pour l'enlever.

Mon haut tombe à mes pieds, aussitôt suivi par mon soutien-gorge. Émoustillée par son regard, je noue mes cheveux en chignon sur le dessus de mon crâne et lui souris en le dévorant des yeux.

– Oh oui ! dit-il en se rapprochant à nouveau de moi.

Il m'attire contre lui. Sa bouche suit alors le contour de mes lèvres pour gagner ma joue, avant de se glisser vers mon oreille dont il agace le lobe du bout des dents, puis ses lèvres passent le long de mon cou, jusqu'à ma clavicule, avec une lenteur qui me fait haleter.

– Je veux profiter de chaque parcelle de ton corps.

Me laissant à peine le temps de l'embrasser, il reprend sa promenade sur ma peau qui se hérissé de plaisir. Il embrasse le petit creux à la naissance du cou puis dessine une ligne verticale entre mes deux seins. Ensuite, il se recule un peu et pose un baiser chaste sur chacune de mes pointes des seins en me souriant d'un air amusé.

Je ressens une petite frustration...

Est-ce qu'il compte vraiment cesser ici ses baisers ?

Mais avec un regard gourmand, il se penche à nouveau sur mon buste et avance les lèvres vers mon sein droit. Sa bouche reste en suspens à quelques millimètres de ma chair, son haleine chaude me fait frémir, puis lentement, il pose le bout de sa langue sur le bourgeon de mon sein qui durcit d'un coup.

Quand ses lèvres englobent la pointe qui darde, je gémiss en m'agrippant à ses cheveux.

Je me cambre de plaisir tandis que sa bouche explore tous les endroits où le plaisir ne s'était pas encore déployé.

Ses lèvres remontent ensuite vers les miennes, qu'il tourmente par de petits baisers concentriques qui pourraient me faire devenir folle. Quand en même temps, ses doigts effleurent la ceinture de mon pantalon, je comprends que je vais avoir du mal à ne pas perdre totalement la tête.

Une sensation de manque me creuse alors le ventre. Je me presse brutalement contre son corps. Son vêtement agresse ma chair attisée par ses caresses. J'ai besoin de sa peau, j'ai besoin de son contact. Je l'aime et le désire si fort que cela en devient presque douloureux.

– Attends, lui dis-je pourtant en passant les mains sous son sweat-shirt.

Je le caresse, je le palpe, je l'empoigne presque, je me rassasie de sa peau douce. Sans me quitter des yeux, il ôte d'un geste rapide son sweat, faisant alors apparaître son torse dans la lumière du soir. Avec les reflets de la lune et de l'eau qui jouent sur les contrastes, sa peau semble veloutée, un paysage de renflements et d'aplats, luisant d'une légère sueur de désir.

Une merveille de la nature.

Mes mains passent sur ses épaules carrées, ses pectoraux parfaits, son ventre où les abdos dessinent des chemins en damier, sur les os de ses hanches qui marquent le haut du bassin avec deux petites marches, comme pour se reposer ou s'accrocher, ses bras forts qui peuvent me soulever comme si je ne pesais rien. Et promesse des promesses, ses mains solides et douces qui attirent mes reins à nouveau.

– J'ai très envie de toi, dit-il.

Une sensation d'étourdissement me fait chanceler. Aaron accroche ses deux mains autour de ma taille et se plaque contre moi. Je ne peux que sentir l'ardeur impatiente de son sexe.

Il déboutonne mon pantalon rapidement et le fait glisser. Ma culotte de dentelle rose retient un moment ses doigts avant qu'il ne la retire avec une certaine vivacité.

Plongeant dans mon intimité, il me caresse tandis qu'à mon tour, je déboucle sa ceinture. Quand son jean tombe à terre, la protubérance sous son caleçon montre que la tension est à son comble : son

sexe tendu me paraît crever le tissu. J'enlève son sous-vêtement, son membre se déploie alors dans toute sa vigueur.

Quand je le prends dans ma main, il me semble renfler encore. J'accentue mon mouvement qui, de plus en plus insistant, arrache maintenant des soupirs à Aaron. Il renverse la nuque et ferme les yeux, comme s'il ne voulait à présent que se laisser aller. C'est la première fois que je le sens aussi libre et abandonné. En regardant son visage balayé d'ondes de plaisir, j'en tremble presque. D'émotion et de désir mêlés. Unis par nos caresses, nous sommes en parfaite harmonie, dansant tous les deux sur la crête du plaisir.

Sentant mon corps frémir, Aaron rouvre les yeux, pose un baiser sur ma bouche pantelante, puis, me prenant par la main, il me fait avancer vers le jacuzzi. La température est divine. Lèvres contre lèvres, nous avançons dans l'eau qui baigne maintenant nos cuisses. Seuls émergent nos bustes, blottis l'un contre l'autre. Au-dessous de la ligne d'eau, le reste de nos corps semble se dissoudre. Nos contours disparaissent, ne formant qu'une masse unique dressée comme un colosse vibrant au milieu de l'eau. Devant nous, l'horizon magnifique me donne l'impression d'être au point de jonction entre le lac et le ciel.

À la limite de la béatitude...

Soudain, n'y tenant plus, Aaron pousse fermement mon corps vers le bord du bassin et me fait asseoir. Il écarte mes jambes pour se placer entre les miennes, je lui fais face, les mains posées sur ses épaules. Dès qu'il m'embrasse, tout mon être palpite, et je ne sais plus si ce sont les bulles du jacuzzi ou mon désir pour Aaron qui me font pétiller à ce point. Toutes mes sensations se mélangent, délassément et excitation, tension et relâchement, froid et brûlure, tiédeur paisible de la véranda et chaleur bouillonnante de l'eau.

– Tu es si belle, dit-il d'une voix rauque que je reconnais maintenant comme la voix de notre intimité.

En souriant, il me fait basculer vers l'arrière. Je me retrouve sur le dos. Ma tête repose sur le sol et mes jambes sur les épaules d'Aaron. Il m'adresse un regard langoureux avant de poser ses lèvres sur mon ventre et de descendre dangereusement vers mon pubis.

Un peu gênée, j'essaie d'abord de fermer les jambes. Pour me rassurer, ses doigts me caressent longuement, tandis que sa bouche descend encore.

Posant ses lèvres sur mon sexe, il m'apaise avec des baisers. Mon désir devient plus fort que ma pudeur, et je n'ai qu'une envie : qu'il aille plus loin. Je soupire, puis très vite je me cambre, je me soulève, je tremble. Alors, lentement sa langue entre dans les secrets de mes chairs, faisant naître un véritable volcan dans mon sexe. Un long moment, Aaron goûte mon intimité tout en promenant ses mains sur l'intérieur de mes cuisses qui s'ouvrent davantage à chaque pression de sa bouche.

C'est intense et complètement inédit : jamais je ne me suis livrée aussi complètement au désir d'un homme.

Soudain, la sensation de feu s'accroît, mes jambes se contractent, mes reins se propulsent vers le haut, mes fesses se tendent et mon ventre bascule, offert. Aaron accélère ses caresses tandis que je murmure, éperdue.

– Encore...

Mon cœur s'emballe, mes mains agrippent ses épaules, son crâne, ses cheveux.

– Aaron, gémiss-je sans plus pouvoir me contrôler.

Le plaisir irradie en moi, irrésistible et incompressible. La jouissance me fait crier.

Embrassant doucement mon ventre encore palpitant, Aaron se redresse. De ses deux mains tendues, il me fait relever à mon tour. Nous sortons du bassin, pressés l'un contre l'autre. Il me conduit vers un immense sofa de lin bleuté que je n'avais pas vu dans la pénombre que seules éclairent les étoiles. Au passage, il ramasse son jean et prend un préservatif dans sa poche.

– J'adore ton sens pratique, murmuré-je d'un ton moqueur en m'allongeant sur le matelas moelleux.

– Est-ce que je dois prendre ça comme un reproche ? fait-il mine de s'inquiéter.

– Viens, prononcé-je d'une voix rauque en guise de réponse.

Alors d'une poussée brutale, Aaron entre en moi. D'un mouvement de va-et-vient puissant, il s'enfonce. Chaque élan de ses reins me fait hurler, chaque retrait me fait l'appeler. Je cherche sa bouche, ses mains, ses fesses pour m'amarrer. Lui tient mes épaules puis mes mains plaquées derrière moi. L'excitation nous fait ruisseler.

Les yeux mi-clos, Aaron grogne, tout en allant profondément en moi. Son souffle et ses râles de plaisir donnent le rythme, je me laisse aller, bercée par ses assauts et ses replis, je me livre à lui et je lui donne tout de moi, avec le délicieux sentiment d'être emportée et rassasiée. J'ai l'impression de flotter, bercée par le ressac du corps d'Aaron, dans une transe envoûtante qui nous fait gémir et nous empoigner.

Quand mes lèvres murmurent des mots d'amour que je ne retiens pas. Aaron m'embrasse tendrement. Le vert de ses yeux est illuminé d'éclats ambrés, je sais maintenant que c'est chez lui la couleur du désir à son apogée.

Sous sa fougue, il me semble que l'intérieur de mon corps s'ouvre, l'accueille et l'enserme de plus en plus. Mon sexe se contracte autour du sien, comme affolé de pulsions impatientes. Une sensation de bouillonnement enflé au creux de mon ventre tandis qu'Aaron accentue sa cadence en râlant. Je retiens ses hanches fermement sans quitter son visage des yeux. Je souris en voyant sa deuxième fossette apparaître sur sa joue.

Ensuite je perds tout repère, à part ses yeux dans les miens, rassurants comme des phares au milieu d'un océan déchaîné. Soudain, ses paupières battent, ses fesses durcissent, son dos se tend, le mien

s'arc-boute, mes reins se cambrent. Une même envolée nous soulève, nos respirations deviennent un souffle, un mugissement, un cri de victoire quand un orgasme insensé nous déchire tous les deux en même temps.

Pendant de longues minutes, Aaron continue à aller et venir en moi, son désir ne semble pas s'éteindre. Pas davantage que le mien qui s'enflamme à nouveau dès qu'il pose sa bouche sur mes lèvres en murmurant.

– Rentrons maintenant. J'ai peur que tu aies froid.

Quand il me dépose sur le tapis de fourrure devant la cheminée et s'allonge à côté de moi, je me sens des instincts sauvages et passionnés. Déjà le désir d'Aaron est à nouveau visible. Détachant mes cheveux encore retenus en chignon, je m'installe à califourchon sur son ventre avant de l'embrasser.

Je ne me lasserai jamais de lui

6. Le meilleur des mondes

– Mais on est au milieu de la nuit !

D'un geste incertain, j'éteins mon portable dont le pépiement crescendo des oiseaux indique pourtant le moment du réveil. Me renfonçant sous la couette, je retiens Aaron qui tente de se lever pour aller se doucher.

– Debout, il est sept heures, dit-il en se rallongeant néanmoins à côté de moi. C'est fini les vacances.

Et quelles vacances, 7 x 24 heures soit 168 heures non-stop avec Aaron, un temps de rêve, le bon air pur, l'amour, l'eau fraîche et tout le reste ! Des matinées à paresser, des petits déj' pantagruéliques dans la cuisine ensoleillée, des promenades dans la forêt aux couleurs d'automne, des séances de pêche mémorables et sans aucun résultat à part des crampes dues à nos fous rires, des courses de kayak, des siestes coquines et d'autres sur le sofa de la véranda enfouis sous des plaids en fourrure, des films grand écran sur le mur du salon, des concours de twist dans le salon et des nuits aussi voluptueuses que divines...

Au souvenir de cette semaine idyllique, je m'étire lascivement en pensant aux plaisirs de nos corps entremêlés plusieurs fois par jour... Aaron se rapproche de moi.

– Tu sais ce qui me manque depuis qu'on est rentrés, murmure-t-il.

– Hélas il y a trop longtemps déjà.

– C'est de ne plus avoir 100% du temps disponible pour faire l'amour avec toi.

– Ah oui ? demandé-je en attirant son visage vers le mien, mais la journée ne fait que commencer...

– Tu sais que je déteste être en retard, dit Aaron en plaquant son bassin contre le mien.

– Et si on reprenait quelques minutes de vacances, soufflé-je avant d'oublier toute considération autre que sensuelle.

Plus tard, encore enroulée dans la couette, je regarde Aaron sorti de la douche se promener nu dans la pièce, et déjà l'oreille collée à son téléphone. D'un œil approbateur, j'admire sa parfaite aisance avec la nudité. Et sa plastique tout aussi harmonieuse.

Cet homme est tout de même la plus belle chose qui me soit arrivée ces derniers temps...

– J'espère que tu n'es pas en visio conférence, lui susurré-je en riant.

Il secoue la tête et enfle un caleçon tout en déambulant. Pendant qu'il s'habille au rythme de sa conversation téléphonique, je le suis des yeux en pensant à tout ce qui s'est passé depuis notre retour.

À l'agence, Abby m'ayant définitivement adoubé agent junior, j'ai pu goûter à de nouvelles tâches, un peu moins ingrates que l'épluchage de listings et la mise à jour de fichiers. Comme de son côté, elle s'occupe de gérer les mannequins juniors, elle m'a confié Lucie à 300%, « ce qui ne veut pas dire que tu as l'autorisation de faire n'importe quoi » m'a-t-elle tout de même précisé. J'ai ainsi participé à la conférence de presse pour le défilé de Stan Oscar qui aura lieu comme prévu le jour de l'inauguration de la Tour 88 et j'ai accompagné Lucie à tous ses rendez-vous. Je suis en outre chargée d'organiser les journées RP des marques que Lucie représente. Ce qui suppose choix des titres de presse dans lesquels elle va apparaître, négociation sur le nombre de clichés publiés, le nombre de pages, le choix du photographe et là, autant dire que je suis bigrement calée et intraitable, *allez savoir pourquoi !* Et ce que je préfère : la sélection des looks.

En gros, je n'ai pas chômé depuis la reprise !

À la maison, *puisque c'est ici ma maison*, j'ai commencé par trimbaler ma grosse valise du Bronx jusqu'ici pour emménager une seconde fois avant de ranger mes affaires dans l'immense dressing qu'Aaron a fait installer pour moi pendant notre absence. Plus deux vernissages et une soirée à l'opéra avec Aaron, le temps file.

Aaron a lui aussi repris son rythme de dingue, d'autant plus que Holmes and Scott prépare déjà un nouveau chantier : la rénovation d'un immeuble 1920 sur Madison Avenue.

Bref nos journées sont denses et passionnantes.

Et nos nuits tout autant.

La seule ombre au tableau ce sont ces messages qui ont recommencé à arriver sur le portable d'Aaron. Il ne me dit rien pour ne pas m'inquiéter, mais parfois, je surprends son regard, ses traits qui se figent et l'ombre sur son visage au moment où il découvre un nouveau SMS sans expéditeur.

Cela me paraît incroyable que l'on n'arrive pas à pister l'auteur de ces menaces. Aaron me dit qu'elles proviennent de numéros sans abonnement, avec des cartes prépayées dont on ne peut remonter la trace.

Mais ce n'est pas ça qui va nous empêcher d'être heureux, me dis-je quand Aaron se penche sur moi pour m'embrasser dans un effluve troublant de parfum épicé.

– Lève-toi, agent Delill, on t'attend à la 88 !

Aujourd'hui a en effet lieu à la tour une nouvelle répétition du défilé. Au théâtre, on appellerait ça « une couturière », soit l'avant-dernière répétition en costumes et avec retouches. Avec Stan Oscar, on appelle ça « une méga montée de stress ».

Autant dire que chez Idol tout le monde prie pour que le décor réalisé selon les croquis d'Aaron plaise au maître.

Quand le portier nous accueille, Lucie, Woody et moi, après avoir franchi la lourde porte-tambour de la tour, j'ai un bon vieux pincement aux tripes en apercevant dans le hall les nombreuses personnes qui s'y trouvent : équipe de StanOscar, personnel technique, staff des autres agences de mannequins, et relations privilégiées détentrices du sésame d'une invitation officielle à cette répétition privée. La totalité de ce petit monde appartient au Grand Tout de la mode... Et la plupart étaient présents lors du Big Bang : l'incident de la robe.

Tous ont vu la photo, tous ont suivi la campagne de dénigrement, certains ont sans doute adhéré, voire propagé la rumeur. En tous les cas ils n'ont rien fait contre. Car si le scandale a pu faire le tour du monde, il a bien fallu qu'il soit relayé, ou du moins non contesté, par ceux qui font la pluie et le beau temps de la mode, ici à New York. Je ne sais même pas si la police les a interrogés. Peut-être que leur pouvoir les a, eux, protégés de toute publicité non désirée ?

Au final, heureusement pour Aaron que les ouvriers ont témoigné...

Debout face à ce qui me semble aujourd'hui une arène, je tripote nerveusement mon portable d'une main moite. De l'autre, je retiens Woody qui voudrait suivre sa maîtresse.

– Laisse-la travailler, lui dis-je.

Mais comment vont réagir tous ces gens ? Va-t-elle être accueillie comme une bête curieuse auréolée de scandale ?

Avançant de son pas ondulant, elle semble très à l'aise, elle salue avec sa grâce habituelle, sourit avec naturel et se dirige droit sur le directeur de production du défilé qui l'embrasse. L'équipe de Stan Oscar lui dit bonjour. Certains des mannequins déjà présents la connaissent et elles se font des hugs sympathiques. Je marche derrière elle, tendant l'oreille, prête à sauter sur quiconque dirait du mal de Lucie.

Pas un mot n'est prononcé sur la photo qui a causé tant de remous...

Déni total, sujet tabou ou oublié ?

Je scrute les visages des uns et des autres : sourires ou airs indifférents sont les mêmes qu'avant.

Rien de changé sous les spots...

– Abby n'est pas là ? me demande un haut gradé de chez StanOscar en interrompant mes considérations sociologiques.

– Elle arrive un peu plus tard.

Car la répétition ne commence que dans deux heures. D'ici là essayages, maquillages, coiffures et retouches de dernière minute vont se succéder. J'accompagne Lucie dans les vestiaires où tous nous saluent gentiment. Je n'avais pas revu la plupart de ces gens depuis le jour fâtidique. Et je suis à nouveau troublée que personne ne lui parle du scandale, même par une infirme allusion.

– Ah Joy, contente de te revoir, me dit l’habilleuse de l’autre jour. Les sœurs chipies sont déjà là.

Du menton, elle me montre Bianca et Alba coiffées de bigoudis qui les font ressembler à des héroïnes de science-fiction des années soixante-dix.

Confiant Lucie au staff beauté, je regagne le pied du podium pour chercher parmi les spectateurs le directeur artistique du défilé. Autour de moi résonnent des bonjour-comment-ça-va, mais toujours aucun sourire de travers, aucune allusion malsaine, aucun chuchotement ni moquerie. Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes...

Et ce n’est pas plus mal.

Quand un des grands manitous de Stan Oscar vient vers moi pour me donner la liste des tenues prévues pour les passages de Lucie, je m’attends à ce qu’il me dise un mot sur l’affaire. Mais à nouveau, rien. Juste une conversation efficace et professionnelle.

Alors, l’arrestation d’un homme, la carrière d’une mannequin sur le point d’être anéantie, ça ne compte pas ? On oublie ?

Comme pour conforter ce constat, j’entends la conversation de deux femmes, des alter ego d’Abby dans une autre agence de modèles.

–Tu ne sais pas ce qui est arrivé à Milan ? Le dir com de Moratti a été débauché en plein lancement de collections. Des propos machistes lors d’une soirée arrosée...

Un scandale chasse le précédent... Créateurs, agences et mannequins en ont vu d’autres, habitués à ce qu’autour d’eux le monde bruisse d’esclandres qui s’allument et s’éteignent comme des feux follets. En observant les gens s’affairer autour de moi, soudain je comprends : le silence autour de l’affaire de la photo montre juste qu’ici, on est passé à autre chose. On avance. On a mieux à faire.

Car ce qui importe c’est le travail. Notre travail au service de la mode.

La recherche de la beauté, de la perfection d’une ligne, d’un vêtement et d’une allure, quelque chose d’intangible et d’universel dans un monde en perpétuelle volatilité.

Mon regard fait le tour du hall, et une fois de plus, je réalise combien je suis ici dans mon élément.

Sans plus d’inquiétude, je peux maintenant observer le décor réalisé selon les croquis d’Aaron. En dix jours, ça a bien avancé et c’est encore plus réussi que je l’imaginai. On se croirait au milieu d’une forêt ensoleillée, ici une clairière, ici le bassin couvert de nénuphars, et sur le côté des arbres au tronc stylisé en forme de caryatides dessinent une haie bleutée qui conduit le regard jusqu’à l’immense mur végétal qui est la signature du bâtiment. L’ensemble, à la fois discret et unique, constitue un magnifique écrin pour faire évoluer les mannequins.

Aaron a su imaginer un univers fort, plein de couleurs au service de la collection de Stan Oscar.

Fière de lui, je prends une photo et lui envoie.

[C'est superbe, bravo]

[Travail collectif !]

Je souris, touchée par le souci d'Aaron de toujours mettre en valeur son équipe... En rangeant mon portable, je vois l'heure. Déjà ? Je regarde autour de moi, un peu étonnée de ne pas voir Abby.

Pas son genre d'être en retard... Pourvu qu'il n'y ait pas de problème...

Une petite agitation autour du podium me fait oublier ma boss : des ouvriers avec des harnais se mettent à escalader les portiques où sont installés les spots, sans doute une ultime vérification de sécurité. Parmi eux, je reconnais Chase. Soulevant légèrement son casque, il me fait un petit signe chaleureux du haut de son perchoir.

Pas plus tard qu'hier, je lui ai confié que je craignais l'ambiance de la répétition d'aujourd'hui. Aussi son geste amical me touche, d'autant plus que je sais qu'il déteste faire état de sa vie privée au travail. Il est notamment très gêné par le fait qu'on apprenne qu'il a été embauché grâce au grand patron de Holmes and Scott.

Tout en pensant à nouveau à tout ce que l'on peut surmonter par amitié, je me demande quand Kirsten reviendra à New York. Tout en pensant à mon amie, j'attache la laisse de Woody à la chaise. Puis je me dirige vers les vestiaires où Lucie doit avoir fini maquillage et coiffure.

En passant par le côté de la scène, près du pont des Soupçons que Stan Oscar a choisi de garder à la façon de ces ruines dans les jardins romantiques, j'aperçois une forme appuyée contre un pilier du pont : entrelacés, un homme et une femme sont en train de s'embrasser. Mon regard est stoppé net par la longue tresse rousse, les bottes à talon et la robe à damier qu'épouse un costume de tweed élégant.

Abby Léo ?

Je me retiens de crier leur nom. Après un moment de stupeur, je cours vers les vestiaires pour raconter ça à Lucie. Alors son opération Adopteunboss a marché : mes boss se sont appréciés et visiblement adoptés ?

– Comme je ne travaillais pas, je leur ai envoyé une avalanche de mails la semaine dernière, me confie Lucie hilare en m'entraînant sur le côté pour me raconter la fin de son petit jeu amoureux. Tout ça crescendo jusqu'au mail final « voulez-vous dîner avec moi ? » signé « votre admirateur/trice », soit Léo ou Abby selon... Et j'ai mis l'adresse du resto Chez Joe's où j'avais réservé une table à leurs deux noms.

– J'y crois pas, et tu étais sûre que ça marcherait ?

– Depuis qu'elle est rentrée de Londres, elle se remettait du rouge à lèvres à chaque fois qu'elle allait dans le bureau de Léo et lui s'était remis au sport...

– Et tu les as fait se rencontrer dans une gargote à bagels ?

– Et alors ? Si elle l'aime, il faut qu'elle sache qui il est, non ?

Je souris. Sait-on jamais tout de celui ou celle qu'on aime ? Et faut-il vraiment tout connaître ? Et si cette part de mystère que chacun garde en soi était aussi ce qui fait le charme ?

– Bon j'y retourne, me dit Lucie en me laissant à mes réflexions sur la nature profonde de l'amour.

Lucie m'épate : 16 ans et tout d'une grande. Hyperpro et capable d'affronter un scandale, celle que j'avais prise au début pour une gamine mal élevée est devenue une amie et une confidente.

Quand on s'est rencontrées, jamais je n'aurais parié là-dessus !

Je la regarde enlever son peignoir pour enfiler la robe de son 1^{er} passage. Tout en l'observant je checke la liste, Lucie a vingt passages. Tenue numéro 1 : robe perlée, sandales moine et turban. Pochette soie rayée.

Non loin de moi, les jumelles se mettent à pester comme un fond sonore familial.

– Et pourquoi on n'a que dix passages, nous ?

– Comme c'est fâcheux d'ignorer ses tables de multiplication, souffle haut et fort Abby soudain dressée à côté de moi avec un sourire rusé.

Son panache, perchée sur ses hautes bottes, la ceinture qui cingle sa taille et sa chevelure rousse me font soudain penser à l'habile renard des fables de La Fontaine. Je m'attends à ce qu'elle déclame sous peu : « Comme vous me semblez belles ! Sans mentir si votre passage se rapporte à votre plumage... » Je recule d'un pas pour la laisser gérer les siamoises.

– Il vous suffit de compter. Vous êtes une paire parmi les mannequins de ce défilé. Vous passez à chaque fois ensemble dans la même tenue déclinée en deux couleurs complémentaires donc 10 x 2 ça fait 20. Le compte est bon !

Et elle leur tourne le dos après une légère inclinaison de tête qui veut dire : affaire classée.

Les jumelles en restent bouche bée.

Elles en lâcheraient leur fromage !

Amusée, je me tourne vers Lucie qui, écouteurs enfoncés dans les oreilles, se concentre et n'a donc rien entendu de cette petite leçon d'arithmétique revue et corrigée par Abby. La retoucheuse est à genoux devant elle et reprend la robe à grands points sur les côtés.

– Qu'est-ce qui se passe ? demandé-je inquiète.

– Elle tombe sur les hanches...

– Comment ça, mais elle allait très bien aux derniers essayages ? Lucie a maigri ?

La retoucheuse fait une petite moue en aidant Lucie à enlever la robe pleine d'épingles. Lucie, elle, ne bronche pas. J'en profite pour observer son corps en sous-vêtements. Il me semble que l'on ne voyait pas tant ses côtes ni les os de ses hanches avant. Elle a toujours été réputée pour la finesse de son tour de fesses. Mais quand même, n'est-elle pas encore plus mince qu'avant ? Avant d'en parler à Abby qui est plus que tatillonne sur les questions de nourriture et d'anorexie chez ses mannequins, je voudrais un autre avis. Peut-être pourrais-je demander à l'habilleuse qui nous a aidées la dernière fois ?

Lucie renfile son peignoir rapidement et remonte le son de sa musique. Sa tête dodeline en rythme. Elle me fait signe que tout va bien et je sens que je dois la laisser se concentrer.

D'ailleurs je ne peux pas laisser Woody seul trop longtemps, on ne sait jamais ce qui peut lui passer par la tête, aussi je sors des vestiaires précipitamment. Je bute alors contre mon père, son gros sac de photographe en travers de l'épaule. Je n'avais pas pensé qu'il pourrait être présent.

– Je suis resté à New York un peu plus longtemps, dit-il comme pour s'excuser.

7. Dernière répétition

Plantés dans le passage au milieu des gens qui nous bousculent en poussant de gros portants couverts de housses, nous ne savons pas trop quoi nous dire.

– Tu as l’air soucieuse, dit mon père.

Ses yeux bleus sont posés sur moi. J’y retrouve cette attention bienveillante qui, enfant, savait susciter mes confidences. En ce temps-là, j’avais confiance... J’acquiesce tout en pensant que mon père est une des personnes qui connaissent le mieux la jeune mannequin ici. S’il y a un problème, lui s’en apercevra.

– C’est Lucie, il me semble qu’elle a perdu du poids. Je sais bien que les filles ne mangent quasiment plus rien pendant les shows, mais est-ce que tu as remarqué toi aussi ?

Son regard attentif se pose sur Lucie à présent aux mains de l’habilleuse.

– Oui maintenant que tu me le dis, c’est vrai qu’elle a minci.

J’aurais préféré qu’il ne confirme pas mon impression.

– Bon, je vais lui en parler et essayer de voir avec elle ce qu’elle en pense. Mais je n’aime pas ça du tout.

– Il faut en effet prendre ça très au sérieux, mais ne t’inquiète pas trop, ce n’est peut-être que le stress du défilé... tente-t-il de me rassurer.

J’aimerais qu’il ait raison. À ce moment-là, Abby m’appelle en avançant vers moi. Mon père en profite pour rejoindre Lucie qui l’a aperçu et lui fait signe.

– Tu n’aurais pas croisé Léo ? me demande ma boss, les joues roses.

– La dernière fois que je l’ai vu, il était près du pont des Soupirs.

Abby me lance un regard vif pour chercher à savoir ce que je sais mais je reste imperturbable. Elle s’éloigne d’un pas rapide qui me paraît dansant.

Avant que la répétition commence, je m’installe face au podium sur le dernier rang prévu pour les spectateurs. De ma position légèrement en hauteur, mon regard embrasse toute la scène et je peux suivre les mouvements de chacun. Machinalement, je sors mon bloc sur lequel je me mets à griffonner. Mon père réapparaît devant moi quelques minutes plus tard. Woody se lève pour lui faire des fêtes.

– Je ne lui ai rien dit, s’excuse-t-il. En fait, ce n’est pas le moment idéal pour lui en parler, mais je

le ferai dès que possible.

– Les problèmes d’anorexie chez les mannequins me font vraiment peur, murmuré-je. Et Lucie est si jeune.

–Tu prends ton travail très à cœur, observe mon père avec un demi-sourire...

Je ne vois pas ce qu’il y a de drôle, me retiens-je de dire car lui et moi, on a signé les accords de paix.

– Lucie me l’avait dit : tu es hyperpro et attentive.

Il parle de moi avec elle ?

– Honnêtement, ça ne m’étonne pas, tu as toujours été très impliquée, et je suis très fier de toi.

Ohh doucement, il n’est pas obligé d’en faire trop non plus.

Le regard de mon père s’immobilise sur mon carnet.

– Tu dessines ?

Instinctivement je rabats la couverture de mon bloc. Il hoche la tête, l’air déçu.

Ça va, ce n’est pas parce qu’on s’est parlé une fois presque à cœur ouvert qu’on est obligé de jouer la totale transparence !

– Bon au boulot ! dit-il en pointant son appareil photo vers le podium.

Je le suis des yeux tandis qu’il part se poster sur la droite de la scène. Soudain, une voix familière se fait entendre non loin de moi.

– C’est vraiment le décor dont j’avais besoin, babylonien, rempli d’une force constatative qui s’aligne sur le temps de ma création...

Plait-il ?

Dans un bruissement soyeux, Stan Oscar passe, accompagné du directeur de casting : le couturier marche en agitant les bras et en balançant la tête de droite à gauche. On dirait un oiseau sur le point de s’envoler.

– Scott est un vrai magicien, il a su, avec de simples croquis, insuffler une ambiance. Immortaliser, avant même qu’elle n’existe, une atmosphère unique pour ma collection ! J’adore les couleurs de ce décor : plâtre, cœur de marguerite, castor, allumette...

Chez moi, on dit blanc, jaune, beige et rouge mais j’ai déjà remarqué que Stan Oscar avait un lexique bien à lui.

– Et le surréalisme baroque de ces caryatides naturelles couvertes de mousse, on dirait du Cocteau !

Amusée, j’envoie un SMS à Aaron.

[Stan Oscar dithyrambique, tu es un magicien.]

[Une deuxième carrière s’ouvrirait-elle à toi dans la peinture ?]

[Peut-être...]

– Tiens, il n’a pas dit non, dis-je à Woody assis près de moi. Il suit lui aussi du regard les circonvolutions de Stan Oscar qui se dirige maintenant vers mon père en ouvrant les bras.

– Tu parles toute seule ? me dit Chase que je n’avais pas entendu approcher.

Je pouffe. Esquissant un sourire, il s’assied à côté de moi sur les gradins et ôte son casque. Il hoche la tête en regardant le hall.

– Encore une belle réussite pour Holmes and Scott !

– Oui. Mais pour le défilé, tout le mérite revient à Stan Oscar, dis-je en montrant le couturier qui est maintenant debout en face de mon père.

– C’est qui le type à côté de Stan Oscar ? demande Chase.

– Je te présente mon père, dis-je étonnée par le sentiment de fierté qui accompagne mes paroles.

– Oh, murmure Chase après un silence. Tu as vraiment beaucoup de chance alors.

Je me tourne vers lui, troublée par cette remarque. Est-ce qu’il est envieux ? Mélancolique ? Mais il me regarde affectueusement, puis baissant le nez, il fouille dans ses poches à la recherche de son téléphone.

– J’ai vraiment apprécié le message d’Aaron pour me remercier pour la déposition, dit Chase en prenant plusieurs photos de la scène. Alors tout va bien pour toi et pour lui maintenant ?

Il se lève et enfile son casque tout en cherchant son équipe des yeux.

– Je suis super-heureuse, murmuré-je.

Je n’en dis pas plus pour ne pas peiner Chase en faisant étalage de mon bonheur.

Fixant le podium autour duquel les spectateurs s’installent, Chase hoche la tête plusieurs fois avant de rejoindre les autres ouvriers.

La musique d’ouverture du défilé retentit. Fini Beyoncé, avec les nouveaux décors, on est passé à Schubert : changement d’ambiance... Impatiente, je me mets debout pour ne pas rater un seul instant de la répétition. Dès qu’elle pose le pied sur le podium, Lucie est parfaite et comme d’habitude hyperpro. En la voyant évoluer, on a l’impression qu’elle anticipe chaque nouvelle envie du couturier. Elle est si naturelle et captivante qu’elle éclipse tous les autres mannequins. Les filles font

plusieurs passages et à chaque fois, Lucie irradie. Stan Oscar semble enchanté.

Ensuite, la séance tire un peu en longueur car Stan Oscar et son directeur artistique font repasser plusieurs fois certaines des plus jeunes mannequins, celles qui n'ont pas encore l'habitude des défilés.

Ni de l'exigence de Stan Oscar.

Autant cet homme peut être lunatique, autant quand il s'agit de présenter son travail, il devient perfectionniste et à la limite de la tyrannie.

Plusieurs essais sont ainsi nécessaires. Après avoir baillé, Woody s'endort sur mes pieds. Rassurée que tout se passe bien pour Lucie, je ressors mon carnet. Pour passer le temps, je croque les silhouettes sur la scène.

Debout sur le bord du podium, Lucie observe les bébés mannequins avec attention. À un moment, elle s'approche pour expliquer quelque chose à une des filles puis lui montrer pas à pas comment avancer et tourner sur elle-même avec élégance. Je suis touchée de la voir solidaire avec celles qui commencent dans le métier. Et je ris carrément quand je la vois rembarrer une des jumelles qui veut s'en mêler.

Yes !

Lucie a pris de l'assurance face à ses aînées. Délaissant un peu la répétition, je continue à noircir le papier puis de fil en aiguille et en rêveries, je dérive, je rêve jusqu'à atteindre ce moment familier où je dessine ce qui me passe par la tête sans qu'aucun neurone de mon cerveau ne soit impliqué.

Détente totale. Fantaisie assurée.

– Ah, c'est donc ça que tu ne voulais pas que je vois, plaisante mon père en se glissant derrière moi.

Je sursaute.

– N'importe quoi, dis-je en retrouvant des accents d'ado.

– Alors c'est de ça dont tu rêves ?

Je me retourne brusquement et lui jette un regard furieux.

– Vous avez l'air de bien vous entendre avec Aaron, ajoute-t-il. Tu le connais depuis longtemps ?

Manque plus que « est-ce qu'il est de bonne famille, combien a-t-il de livres de rente et que font ses parents ? » et on se croirait dans un roman de Balzac...

– Alors là, je t'arrête tout de suite, le coupé-je sèchement.

Je jette un regard sur mon dessin : il est incontestable que je viens de dessiner une robe de mariée somptueuse, remplie de voiles et de fleurs.

Mais quand même !

Qu'est-ce qu'il croit ? Il débarque, on se tombe dans les bras et hop on se dit tout et on est potes ? Eh ben non et surtout pas quand il s'agit de moi et d'Aaron.

– Ce n'est pas le moment d'en parler, dis-je en guise d'explication à ma poussée de mauvaise humeur.

Je lui montre le podium du menton pour lui rappeler pourquoi on est là.

Et puis surtout je ne saurais pas quoi dire : oui j'aime Aaron, oui peut-être que je voudrais bien faire ma vie avec lui, mais il ne m'a rien promis, il ne m'a même jamais dit qu'il m'aimait ni qu'il voulait aller plus loin avec moi. Déjà ce n'est pas évident, alors je ne risque pas de raconter ça à un père qui ne sait rien de la femme que je suis devenue...

– Bien, dit-il. Tu sais, de toute ma vie, je n'ai fait que regarder. Je ne sais pas faire grand-chose d'autre.

Si c'est une façon de s'excuser d'avoir été curieux, il a encore des progrès à faire.

– Tu as toujours voulu être photographe ? lui demandé-je soudain.

– Oui je crois.

– Moi j'ai toujours voulu créer des vêtements.

– C'est important une passion.

En ce moment, j'avoue que j'en ai deux... dont l'une prend beaucoup de place dans mes pensées.

Je regarde mon dessin : CQFD. Puis je reviens à mon père qui, perdu dans ses réflexions, joue avec le cache de l'objectif de son appareil posé sur ses genoux.

– Pauline, j'aurais bien voulu qu'elle fasse un truc plus artistique, mais elle, c'est l'équitation. Elle est très douée. À cheval, elle a une sorte de grâce et de force, ajoute-t-il comme pour lui-même. Elle a remporté de nombreuses compétitions, et elle est sélectionnée pour les championnats de France de cette année.

Le cœur chiffonné de jalousie, je me redresse sur ma chaise, réveillant Woody au passage.

Bon. Il compte me faire l'éloge de sa merveille longtemps ? Dois-je lui rappeler que la première merveille du monde et de sa vie de père c'est moi ? Est-ce qu'il lui a dit que j'existais au moins ?

– C’est une jeune fille attachante, pleine de vie, je crois vraiment que vous pourrez vous entendre.

Elle a hâte de te rencontrer.

– Ah.

Comme prise de démangeaisons, je m’agite sur ma chaise. Mon père me lance un regard étonné, alors, je fais mine de chercher mon portable dans mes poches, comme si cela pouvait mettre un terme à cette conversation qui devient irritante à force d’insistance.

Parce que tout de même, c’est un peu frais tout ça non ? Je ne peux pas digérer instantanément des années d’absence, une demi-sœur et le tas de sentiments ambivalents qui s’agite... Et on n’est peut-être pas obligé de faire le rattrapage accéléré d’une relation affective qui met des années à se construire chez les gens normalement constitués.

– On a le temps, marmonné-je.

On n’est plus à seize ans près, n’est-ce pas ?

Je lui jette un regard sombre. Il ne s’en aperçoit pas, occupé maintenant à faire défiler ses clichés sur l’écran de son appareil.

Je soupire en observant le podium. Le pourtour de la scène s’est un peu vidé. Immobile près des vestiaires, Chase semble nous observer. Nos regards se croisent, le sien n’exprime rien, peut-être juste une pointe de tristesse. M’envie-t-il ces moments avec mon père ? En pensant à lui et à Aaron si brutalement privés de leurs familles, je sais que je n’ai pas le droit de me plaindre.

Mais tout de même, hériter à 24 ans d’un père lourdingue et d’une demi-sœur amazone, est-ce vraiment une chance ?

8. Le dénominateur commun

Quand mon père finit par s'éloigner, je me renfonce dans mon fauteuil. La répétition est presque terminée, seules les mannequins juniors font un dernier passage, sous le regard sans complaisance de Stan Oscar. Lucie vient me rejoindre et fait des papouilles à Woody qui grogne de plaisir.

– Tiens Joy, c'est à toi ? C'était par terre.

Elle me tend un papier plié en quatre qui semble avoir passé quatre siècles dans une poche en compagnie d'un sandwich au beurre rance.

– Non, c'est quoi ?

Curieuse, je déplie avec précaution le papier qui menace de se déchirer. Il a l'air d'avoir été lu et relu un paquet de fois.

– Je crois que tu viens de ramasser la liste de courses de Stan Oscar.

– Beuh, jette ça, me dit Lucie en se levant avec un air dégoûté.

– C'est peut-être important, me justifié-je en essayant de déchiffrer l'écriture manuscrite que l'encre passée rend difficile à lire.

Lucie s'éloigne en secouant la tête.

– C'est plutôt le nom de ses potes pour un poker, murmuré-je amusée en parvenant à lire :

Ariane Farrell

David Wilson

Arthur Williams

Aaron Scott

Les deux premiers noms sont rayés, l'un me dit quelque chose, et le dernier des quatre est cher à mon cœur.

Aaron Scott

Il n'y a pas à dire, il me suffit de voir ce nom pour avoir le cœur qui frétille. Les autres, sans doute des VIP, des invités à soigner ou des sponsors du défilé, ne me disent rien, à part celui de la femme peut-être ? Je demanderai à Aaron s'il les connaît ou à...

–Toi la poupée russe, tu regardes où tu mets les pieds, compris ?

Sur le podium, les jumelles se mettent à hurler contre une mannequin junior russe qui a eu le malheur de prier Alba de ne pas marcher sur la traîne de sa robe. Prenant aussitôt la défense de sa sœur, Bianca glapit en direction de la petite Russe.

– Personne ne dit à ma sœur ce qu'elle doit faire.

Ça chauffe sur le ring.

J'accours en slalomant entre les chaises pour voler au secours de la Russe à présent tétanisée.

– Eh bien, je crois qu'il est l'heure de se dire au revoir, intervient Abby en frappant dans ses mains comme une maîtresse d'école.

Et l'heure de deux ou trois calmants pour les jumelles dont l'une fond en larmes aussitôt suivie par l'autre. Je suis soulagée qu'Abby ait pu intervenir avant moi car les jumelles deviennent de plus en plus difficiles à gérer.

Clôturent alors la répétition de l'après-midi, Stan Oscar annonce, les mains dans le dos, tout en arpentant le podium comme un général après la bataille.

– Merci à tous. Ce défilé va être extatique.

Je n'aurais pas trouvé meilleur qualificatif.

Comme sortis de nulle part, des assistants se mettent alors à tout remballer, les filles retournent se changer tandis que les habilleuses courent derrière elles. Abby se suspend au bras de Léo en soupirant. Les ouvriers ramassent les câbles et entassent les lourdes caisses noires de matériel au fond du podium. D'un pas pressé, Chase passe avec un escabeau et l'installe sous les projecteurs qui illuminent les caryatides.

En l'apercevant, je réalise que je suis vraiment fatiguée...

Parce que Farrell c'est le nom de famille de Chase ! Voilà pourquoi ça me disait quelque chose.

Vivement que la journée se termine où je ne me souviendrais même plus comment je m'appelle !

Je marche vers Chase.

– Eh, l'appelé-je à travers le vacarme autour de nous. Lucie a trouvé ce papier qui a dû tomber de ta poche tout à l'heure.

Et je lui tends la liste en ajoutant joyeusement.

– Ça va toi ? Moi, heureusement que c'est terminé, je n'en peux plus !

Du bout des doigts, il saisit le papier et le déplie lentement. Ensuite il le replie tout aussi

minutieusement, avant de me regarder par en dessous.

Oups ?

Ensuite au lieu de dire merci ou un truc de cet ordre, il fait une drôle de tête.

– Tu l’as lu ? demande-t-il d’une voix blanche.

Je hausse les épaules. Ça ne me paraît pas la fin du monde ai-je envie de dire, mais l’air soucieux de mon ami m’arrête. Ses doigts malaxent le papier.

– C’est la liste des gens que tu vas inviter à dîner pour ton anniversaire ? dis-je pour essayer de détendre l’atmosphère.

Oh merde, ce n’est pas très délicat comme plaisanterie, vu qu’il loge dans un appartement sans cuisine...

D’un geste saccadé, Chase me rend le papier.

– Ce n’est pas à moi et je ne sais pas du tout ce que c’est.

L’air furieux ou blessé, il enfonce les mains dans son blouson à carreaux. Ne sachant comment sortir du malaise évident que j’ai fait naître avec ce malheureux bout de papier, je le chiffonne entre mes doigts avec l’intention de m’en débarrasser dès qu’une poubelle sera en vue. Le regard de Chase s’immobilise sur la boule froissée. Gênée, je la fourre dans ma poche.

– Chase, appelle alors le chef de chantier d’un cri salvateur, va aux commandes d’éclairages du tableau central s’il te plaît.

Marmonnant un vague « faut que j’y aille », Chase pivote comme un robot qui manquerait d’huile et s’exécute. Comme Woody lui court après en jappant, Chase le menace de la main. Aussi surpris que moi par ce mouvement d’humeur, Woody recule et se réfugie auprès de Lucie qui sort à cet instant des vestiaires. Les jumelles qui la suivent, ricanent en avançant bras dessus, bras dessous.

Elles ont visiblement récupéré !

– Il faut vraiment qu’on supporte la présence de cette chose qui fout des poils partout ? demandent-elles en montant dans le taxi qui nous ramène à la pension.

L’amour des bêtes de Madame Harving a fait des émules parmi ses pensionnaires...

Sans leur laisser le choix, je m’installe entre Lucie et les jumelles pour éviter qu’elles ne s’étripent. Woody qui a bien senti qu’il était l’objet de toute la tension, prend un malin plaisir à se frotter contre les jambes de Bianca et Alba et la gueule posée sur leurs genoux, il bave plus que de coutume en les fixant de ses gros yeux ronds.

– C’est comme ça à chaque fois qu’il est fou amoureux, explique Lucie aux jumelles avec un air ingénu.

Ensuite, plus un mot n’est prononcé. La journée a été longue. À côté de moi, Lucie, la tête renversée, somnole sur le dossier tandis que les jumelles chuchotent en s’activant sur leurs portables. J’avoue que je ne suis pas mécontente de déposer tout ce petit monde aux bons soins de la délicieuse Madame Harving.

Abby m’ayant gracieusement offert le taxi jusqu’à la maison, je profite de ce luxe inattendu. Chez Idol, les notes de frais, ce n’est pas trop le truc de la maison. Mais cette petite exception à un régime de dépenses sans superflu me permet d’arriver rapidement chez moi.

Enfin... chez nous !

Dès la porte refermée, je retire mes chaussures et enclenche un CD. Quelques minutes plus tard, me voici allongée sur le canapé, avec un mug de thé et deux cookies aux noix dénichés dans un placard de la cuisine.

Les gâteaux préférés de Kirsten... !

Qu’est-ce qu’on a pu en manger pendant nos longues soirées d’études ! Je trempe un biscuit dans mon thé. *Comment va-t-elle aujourd’hui ?* Son dernier message il y a quelques jours m’a semblé un peu découragé, ce qui m’a fait de la peine. Sans doute est-ce normal, elle mettra du temps à guérir complètement, aussi j’essaie de maintenir le lien et de la faire sourire avec des blagues, des infos rigolotes, des photos. Bref des petits coucous qui disent « je suis ton amie et tu peux compter sur moi ».

Posant ma tasse, je fouille dans ma poche à la recherche de mon portable pour lui envoyer une photo des nouveaux décors dont je lui ai abondamment parlé. Mes doigts rencontrent alors le petit bout de papier froissé.

Je regarde la liste de noms en essayant de comprendre à nouveau ce qui a pu irriter Chase là-dedans. Était-il énervé à cause de la répétition du défilé, de la pression sur le chantier, de la présence de mon père ?

Je lis les noms à haute voix. Je répète plusieurs fois le premier : Ariane Farrell... Est-elle de sa famille ? S’agit-il de sa mère, de sa sœur, de sa femme peut-être ?

Au moment où je me rends compte que je ne sais pas grand-chose de Chase au fond, ça fait tilt.

Ariane ? Mais bien sûr !

J’ai déjà entendu ce prénom, et de la bouche même de Chase ! C’est sa belle-mère, celle qui a

récupéré la fortune de son père.

Tu m'étonnes qu'il se soit crispé en lisant ce nom.

Mais quel rapport entre Aaron et cette femme ? Et les deux autres ? Est-ce que cela a un lien avec le défilé, avec le chantier ? Je n'ai jamais entendu Aaron mentionner ces gens mais en même temps, Aaron est si discret sur ses activités professionnelles.

Je lui en parlerai quand il rentrera.

Je finis mon thé, je feuillette un journal qui traîne en me laissant bercer par la musique. Mais je n'arrive pas à penser à autre chose qu'à cette liste. Alors, je reprends mon portable et je tape sur Google : Ariane Farrell.

Comme ça pour voir.

Simple curiosité pour une femme qui a pu, sans en être inquiétée, rafler le magot et le garder. Quand les résultats s'affichent, je sursaute en lisant le premier.

« Accident mortel : une femme retrouvée morte dans sa voiture carbonisée... Ariane Farrell, 51 ans, a trouvé la mort dans des circonstances encore inexplicables sur la 95 en direction de New Haven dans la nuit du... »

L'article date d'il y a quelques jours. Mais le suivant me surprend encore plus.

« Suicide ou assassinat ? Depuis l'annonce de son décès, la police enquête sur la mort d'Ariane Farrell, une femme à la tête d'une fortune estimée à plusieurs millions de dollars, disparue dans un accident de la route au retour d'un dîner chez des amis. «Nous ne lui connaissions pas d'ennemis», affirment ses proches encore sous le choc, mais, selon les enquêteurs, tout porte à croire que la voiture a été sabotée. La police n'écarte pas la thèse de l'assassinat crapuleux. »

Mon Dieu, est-ce que Chase est au courant ?

Interloquée, je continue la lecture de l'article.

« Les soupçons de la police s'orientent vers un dénommé Arthur Williams. »

Quoi ?

Je baisse les yeux sur la liste que je tiens toujours à la main : le nom d'Arthur Williams est le troisième... Avec un sentiment de malaise croissant, je poursuis.

« Arthur Williams, qui a été longtemps le conseiller privé d'Ariane Farrell avant de partager sa vie pendant des années, dirige actuellement un grand cabinet d'avocats à Los Angeles. Maître Williams a vite été disculpé : il était en effet en Europe le jour de l'accident qui a coûté la vie à son ancienne maîtresse. Je n'ai pas eu de contacts avec Ariane depuis notre séparation il y a trois ans, a

précisé l'avocat sans autre commentaire. »

Mes doigts tremblent en consultant les noms de la liste. À tout hasard, je tape David Wilson sur Google. Et là, en faisant défiler jusqu'à la troisième page de recherches... Mon corps tout entier se crispe.

« Wall Street en deuil : David Wilson président et fondateur de la Banque d'investissements Wilson Brothers est mort dans l'explosion qui a ravagé son appartement situé dans le Low Manhattan. »

L'article date de décembre 2001.

« Les causes de l'accident restent inconnues à ce jour, mais la rupture d'une conduite de gaz est l'hypothèse la plus vraisemblable, même si cela peut surprendre dans un immeuble comme celui-là, récent et bien entretenu, soulignent les équipes d'enquêtes spécialisées des pompiers de New York. Nos services sont évidemment particulièrement vigilants dans la zone sud de la ville où les infrastructures souterraines ont pu être endommagées par l'onde de choc des attentats... Néanmoins, affirme le chef des pompiers, il semble que la rue où se situait l'appartement de Monsieur Wilson est hors de la zone dite fragilisée. L'enquête s'oriente maintenant vers la piste d'un court-circuit dont l'origine pourrait être un appareil électrique défectueux... »

Oh ?

J'en laisse tomber mon téléphone et fixe à nouveau le papier.

Est-ce que ce David Wilson est le même que sur la liste ?

Mes dents se mettent à claquer malgré moi. Si oui, alors, deux personnes de cette liste sont mortes ? L'une assassinée, l'autre dans un accident aux causes non élucidées ?

Et le nom d'Aaron figure aussi sur cette liste...

Paniquée à l'idée de comprendre ce que la réunion de ces noms sur un même papier implique, je ramasse mon téléphone pour appeler Aaron. Je prie pour me faire des idées mais la coïncidence me paraît trop grosse. Mes doigts me semblent énormes sur l'écran et ma vue se brouille. Une fois, deux fois.

Aaron est injoignable.

– Rappelle-moi, murmuré-je d'une voix incertaine sur sa messagerie.

Puis, délaissant mon portable, les mains à plat sur mes cuisses, j'essaie de me raisonner. Et de récapituler.

Les faits, uniquement les faits...

Ariane Farrell et David Wilson sont morts dans des accidents violents, Arthur Williams a été l'amant d'Ariane et Aaron... fait l'objet d'intimidations.

Et Chase connaît au moins deux personnes de cette liste. Est-ce que... ?

Une zébrure d'appréhension me déchire le ventre. Je ne peux pas croire que Chase soit mêlé à tout ça, il avait l'air mal à l'aise et surpris mais cela ne veut pas dire qu'il savait ce que cette liste signifie. Il a peut-être juste eu peur en voyant autant de noms qu'il connaissait ?

Mais alors ?

Je fixe la page A4 sans comprendre les tenants et les aboutissants de ce que je lis et relis. Si le David Wilson sur le papier est le même que celui mort en 2001, alors la mort est le dénominateur commun de cette liste. Hypothèse terrifiante.

Je deviens complètement parano.

Ce ne sont peut-être que des accidents...

Repliant le papier, je le pose sur la table. Loin de moi.

Ma mère dirait qu'il dégage de mauvaises ondes...

Woody me regarde avec inquiétude quand je me mets ensuite à faire les cent pas dans la pièce. Ma marche tourmentée est interrompue par un bip sur mon portable.

Aaron, enfin !

Le numéro qui s'affiche m'est inconnu mais je me sens immédiatement soulagée quand je lis le SMS.

[Rejoins-moi vite à la Tour 88. Aaron.]

Je fourre le papier dans ma poche, Aaron pourra m'aider à voir clair dans tout ça. Tout au moins, il ne se fera peut-être pas autant d'idées dramatiques que moi. En me hâtant vers le métro, je me sens déjà beaucoup moins inquiète.

– Aaron saura quoi faire, ai-je dit à Woody en lui laissant la garde de la maison pendant mon absence.

Mais au fait qu'est-ce qui se passe pour qu'Aaron me demande de venir ? A-t-il un problème ? Stan Oscar ? Le chantier ?

Pleine d'interrogations, je me hâte sur le trottoir. La nuit est tombée. J'ai froid, car dans mon empressement, j'ai oublié de prendre ma veste. Le portier, qui est celui du soir, me laisse entrer sans difficulté. Tout est resté allumé, et il fait bien meilleur que dehors. Malgré tout, je frissonne. C'est

étrange de voir le hall si animé il y a à peine quelques heures à présent vide : on croirait un lieu abandonné.

– Aaron, appelé-je.

Ma voix résonne dans le silence, à peine dérangé par le bruit de la fontaine au pied du mur végétal.

– Aaron, répété-je plus fort. C'est moi.

Tout en essayant de le joindre au téléphone, je me dirige vers le podium où j'ai cru entendre du bruit. Mais comme tout à l'heure, Aaron ne répond pas.

Soudain, la lumière s'éteint.

– Oh, crié-je surprise. Il y a quelqu'un ?

Mince je vais rester enfermée ici si tout le monde est parti !

Mais le portier ne m'aurait pas oubliée, si ?

Les éclairages de secours diffusent une lumière blafarde. Je m'aide de mon portable pour ne pas me prendre les pieds dans les caisses de matériel disposées sur le côté de la scène. J'appelle une nouvelle fois Aaron. Seule sa messagerie me répond. L'angoisse monte d'un cran dans mon ventre et s'entortille à présent autour de mes poumons. Je reste immobile, essayant de ne pas paniquer.

Mes jambes tremblent quand je décide de regagner la sortie.

Au moment où je fais un pas, un déchaînement de détonations assourdissantes et d'éclairs brillants comme des lames éclatent et des morceaux de décors sont envoyés en l'air comme des fusées. Un souffle brûlant arrive sur mon visage. Sous mes pieds, le sol se décompose. Autour de moi, le plancher se soulève, le *catwalk* se déchire et la haie de caryatides s'enflamme d'un coup. Avant que je comprenne ce qui m'arrive, je suis violemment projetée sur le côté et la dernière chose que je vois avant le noir total sont les rampes des spots qui s'envolent et s'écrasent contre le pont des Soupirs.

**À suivre,
ne manquez pas le prochain épisode.**

Également disponible :

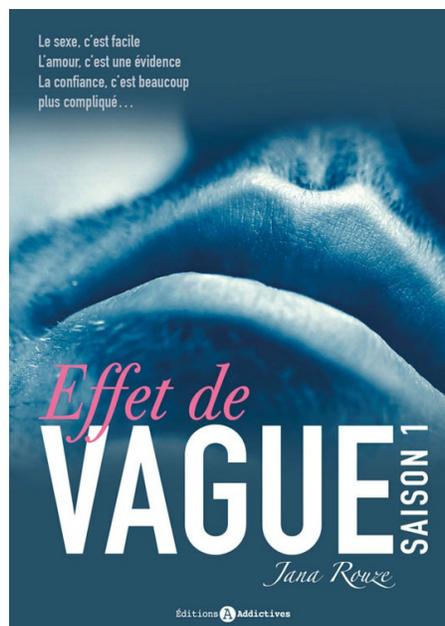
Effet de vague, saison 1

Le sexe, c'est facile. L'amour, c'est une évidence qui s'impose. La confiance, c'est plus compliqué.

Que fait un homme qui n'a confiance en personne et ne ressent aucune émotion quand le « coup d'un soir » fait ressurgir le passé sombre qu'il avait enterré ? Matt Garrett est un homme d'affaires qui n'a pas l'habitude d'être dominé ni dompté, il est incapable d'aimer. Alexiane Sand est une jeune avocate franco-américaine dont le rêve est de travailler à la Cour Pénale Internationale de la Haye. Elle ne cherche pas plus que lui à vivre une histoire d'amour, entre eux, l'accord est clair : juste une nuit.

Mais l'aventure d'une nuit va très rapidement se compliquer : Matt et Alex sont liés par la découverte d'un secret. Chacun a le pouvoir de détruire l'autre. Ou de le sauver.

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Janvier 2017

ISBN 9791025734957